

(LA)HORDE

Direction artistique
Marine Brutti / Jonathan Debrouwer / Arthur Harel

TO DA BONE



Critiques Danse

TO DA BONE

En ouverture de la Biennale de Charleroi danse, (LA)HORDE offre un terrain XXL à des danseurs de jumpstyle nés sur Youtube. Entre énergie furieuse et constitution d'une communauté *in real life*, TO DA BONE délivre un rush d'énergie bienvenue.

Par Marie Pons

Sur l'immense plateau, ils surgissent du noir et s'avancent un à un. Nous toisent. Ils sont onze, dont une seule fille, et viennent de neuf pays différents. Jeans, baskets et vestes sportswear flamboyantes, ils ont l'air énervés et se tiennent poings serrés. Un décompte est hurlé, signal pour se mettre à danser avec l'urgence aux trousses, l'envie d'en découdre, de montrer ce qu'ils savent faire. Martelage martial du sol sur un rythme effréné au son du crissement des baskets fluo, les jumpers exécutent un pas de base au carré, rien ne dépasse, c'est radical.

Cette tribu réunie par (LA)HORDE (Marine Brutti, Arthur Harel et Jonathan Debrouwer) est placée sous le signe du jumpstyle, une danse née en Belgique et aux Pays-Bas à la fin des années 1990, et depuis propagée et étoffée sur Youtube avec une communauté de danseurs dans le monde entier. Une danse surexcitée, requérant une technique de haute voltige tout en sauts, kicks et spins, pratiquée d'abord en chambre devant sa webcam. Cette introduction prend l'allure d'une démonstration de force, tant la danse dans laquelle le groupe s'engouffre impressionne par son côté cardio tous azimuts. On y voit un corps de ballet organisé, mettant toute son énergie dans la minute parce qu'on ne sait pas de quoi celle d'après sera faite. Il y a un côté show assumé dans la façon dont ils déploient leur puissance de tir et on se demande bien comment l'ensemble va tenir une heure au rythme effréné de 140 bpm.

Du jumpstyle au ballet russe

C'est alors que la rupture advient, par un solo tout en douceur. Un jump cotonneux, aérien, effectué en chaussettes, qui dévoile tout ce que contient en germe cette danse née dans les zones péri-urbaines et post-industrielles. A partir de là, le groupe se dissout pour faire émerger solos, duos, trios qui déploient des variations de style infinies. Il faut voir les spins aériens qui font immédiatement penser aux pirouettes du ballet. Les séquences de mouvements sont pétrées d'élans contradictoires, à la recherche d'une élévation à grand renforts de tours en l'air, tout en revenant aux pas qui frappent le sol avec force et ramènent à l'idée d'une danse terrienne.

Le jumpstyle mute et se nuance au gré de ses variantes (shuffle, hakken, ou hardjump) et selon les pays. Une danse qui vit et se nourrit par ramifications, circulant dans un monde *online* idéalement fluide sans se soucier des frontières. Où l'on apprend au passage que c'est par les pays de l'est, où le jumpstyle est très actif, que cette influence proche du ballet russe est arrivée. On comprend dès lors ce qui intéresse le collectif dans ces danses qu'ils ont nommées « post-internet », dans cette pratique extrême d'un mouvement qui transcende, conjugue et compile des influences proches ou lointaines, fabriquant un vocabulaire gestuel toujours mobile.

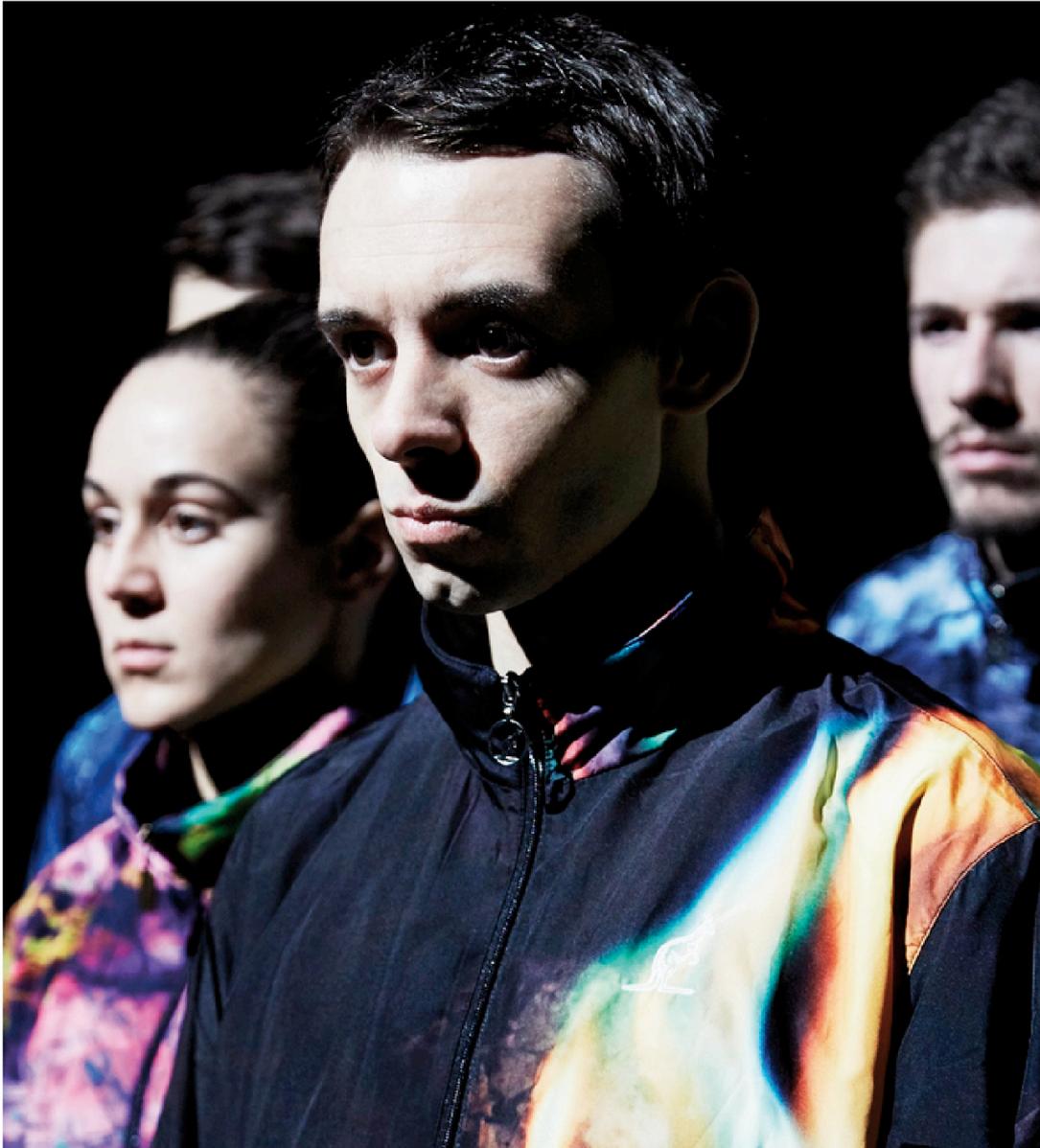


Photo : Tom de Peyret

Danser IRL

Les individualités qui composent ce corps collectif affleurent lors d'un temps nécessaire de récupération. Tout en recouvrant leurs souffles, les danseurs prennent la parole dans leurs langues - polonais, hongrois, allemand, français - et livrent des bribes de leurs vies. Moment improvisé, ils se vannent, se passent le micro, c'est un peu le bordel et ça flotte beaucoup. Il est question de leurs débuts, du temps passé à s'entraîner et se filmer « *en se cognant dans les meubles* » de leur chambre. La montréalaise Camille Dubé Bouchard lâche qu'ils sont deux ou trois à danser au Québec (on en déduit le peu de représentants féminins), Thomas Hongre – aka ToPa – confie avoir dansé seul pendant huit ans avant de trouver des pairs.

De cette parole individuelle où il est beaucoup question d'isolement devant une caméra sur pied, arrive une réminiscence de la webcam tournée vers soi. Sauf que l'image est cette fois projetée sur un écran géant dressé comme un étendard, qui achève de donner aux jumpers l'espace dont ils ont pu manquer. Ultime étape d'agrandissement de leur danse, de belles images surgissent dans un flou où les corps deviennent abstraits, se fondent dans les couleurs de leurs costumes, s'agitent au vent comme sur un drapeau blanc.

TO DA BONE est un morceau d'Europe placé là, focus à l'est, vers une jeunesse à qui le collectif (LA)HORDE offre une sortie politique. En guise d'image finale, la silhouette noire des onze se découpe sur fond de fumées épaisses comme des gaz lacrymo. Les sauts deviennent soulèvements, début d'insurrection. Prémices d'autre chose, l'aube d'un nouveau mouvement.

> **TO DA BONE** a eu lieu le 27 septembre, dans le cadre de la Biennale Charleroi Danse, du 27 septembre au 14 octobre



Tom de Paynet

(La)Horde

Avec *TO DA BONE*, ce collectif fait sortir le jumpstyle de son espace de prédilection, internet, et le fait crépiter dans les salles de théâtre.

ILS SONT TROIS AUX MANETTES DU COLLECTIF

(LA)HORDE. Marine Brutti et Jonathan Debrouwer se sont connus à l'Ecole des arts décoratifs de Strasbourg et Arthur Harel est danseur et chorégraphe. Sociologues en herbe, ils n'aiment rien tant que mettre sur pied "des créations en collaboration avec des communautés constituées qui fabriquent du geste. C'est moins l'esthétique qui nous intéresse que le processus mis en œuvre", résumant-ils aujourd'hui à l'occasion de la tournée de leur stupéfiant spectacle *TO DA BONE*. Le premier jet, version courte, leur a valu le 2^e prix du concours Danse élargie en 2016 avant la création à la dernière Biennale de Charleroi de la pièce qui réunit onze jumpers venus de Russie, d'Ukraine, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, du Canada et de France.

La particularité du jumpstyle, une danse constituée de sauts sur des musiques techno hardcore née dans les clubs néerlandais au début des années 2000, est d'être pratiqué par des adolescents qui vivent pour la plupart

dans des zones périurbaines et qui l'apprennent sur la toile avec des tutoriels. "Le processus est toujours le même : ils commencent dans leur chambre et ont leur chaîne sur YouTube. La fascination par rapport au médium et le rapport entre la vidéo et la danse est présent dans tout ce qu'ils font. C'est ce qu'on appelle la danse post-internet, en référence au courant de l'art post-internet. Ici, le quatrième mur de la scène théâtrale s'apparente à celui de l'écran d'ordinateur. Mais ils organisent aussi des rencontres offline et des battles."

En résidence à la Gaîté Lyrique, (La)Horde développe un site sur les danses post-internet ouvert aux nouvelles formes de représentation, comme le cloud chasing initié par les vapoteurs. Outre la tournée mondiale de *TO DA BONE*, ils ont en projet des films pour la Biennale de la danse de Lyon et pour la 3^e scène de l'Opéra de Paris. Et que ça saute !
Fabienne Arvers

TO DA BONE Les 2 et 3 février à la Maison des arts de Créteil, les 13 et 14 février au festival Reims Scènes d'Europe

Jonathan Debrouwer,
Arthur Harel et Marine Brutti,
du collectif (La)Horde.



La Culture

Chorégraphies, performances, installations, vidéos... Les trois trentenaires du collectif

(La)Horde

évoluent sur de multiples terrains. Puisant l'essentiel de leur inspiration sur Internet, ces artistes ont découvert sur YouTube le jumpstyle, danse pratiquée par des jeunes du monde entier, et le mettent à l'honneur dans leur dernier spectacle, "To Da Bone", avec des danseurs recrutés sur Facebook.

Par Rosita Boisseau — Photos Tom de Peyret



Avant *To Da Bone* (ci-contre), le collectif avait exploré le jumpstyle au travers du film-performance *Novaciéries* (en haut à gauche).

Ci-dessus, le faux tournage nocturne organisé à l'occasion de la Nuit blanche à Paris, en octobre 2017.

MALGRÉ SON NOM, LE COLLECTIF (LA)HORDE NE RASSEMBLE QUE TROIS PERSONNES. Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel sont des artistes multimédia tout juste trentenaires, qui se jouent des étiquettes et jouent sur plusieurs terrains : chorégraphie (avec *To Da Bone* à la Maison des arts de Créteil), performances, mises en scène, réalisations de films ou installations. Un collectif que la planète arty scrute, notamment pour son éclectisme affiché. D'où ce sobriquet de « horde ». « *Nous avons choisi ce nom parce qu'il est assez vaste pour évoquer plein de choses différentes* », expliquent-ils. Leurs projets débordent dans tous les sens, tous les domaines. Ils sont repérés en 2013 avec une vidéo à la Biennale internationale du design de Saint-Étienne. L'année suivante, à l'École de danse contemporaine de Montréal, leur spectacle, *Avant les gens mouraient*, fait sensation. En octobre 2017, pendant la Nuit blanche à Paris, ils organisent un faux tournage de nuit, avec danseurs et machines de manutention, attirant 10 000 spectateurs. S'ils ne sont que trois, le groupe cultive l'instinct de meute. À bon escient. Depuis ses débuts, en 2011, il entraîne dans son élan une foule de collaborateurs. « *Parce que (La) Horde, c'est d'abord une énergie, notre maison aussi, et ceux qui travaillent avec nous en font naturellement partie. Elle est inclusive et n'a pas de nombre fixe.* » Le spectacle *To Da Bone*, à la Maison des arts de Créteil, et qui partira ensuite en tournée, est la preuve de cette approche tous azimuts. Le trio a rassemblé onze danseurs-performeurs venus de toute l'Europe (Ukraine, Italie, Pologne) et rencontrés, pour la plupart, par le biais de Facebook. Sur scène, en bombers colorés, jeans

et baskets, ils font du jumpstyle, une danse aux levers de jambes rapides sur une musique électro, née à la fin des années 1990 en Belgique, au Pays-Bas, au Royaume-Uni et dans le nord de la France. D'abord repéré dans les boîtes, le jumpstyle s'affiche ensuite sur Internet, où des interprètes solitaires et autodidactes postent des images de leurs performances. (La)Horde a découvert ces mouvements étranges en 2012, au hasard d'une recherche sur YouTube. Les membres du collectif sont fascinés par ces gens qui se filment avec des webcams en train de danser dans leur salon. « *En fait, c'étaient des jeunes qui remuaient si bizarrement qu'on a eu envie d'en savoir davantage.* » Bientôt, ils décident d'en faire un spectacle. « *Il a fallu dépasser les vingt-cinq ou trente secondes que durent généralement leurs vidéos de danse pour faire une véritable chorégraphie et, surtout, les faire basculer d'une gestuelle de profil, parfaite pour montrer les sauts à l'image, à quelque chose de moins didactique, pour la scène.* » Comme chez beaucoup d'artistes de leur âge, le numérique, et ses potentiels, est au cœur de l'esprit de (La)Horde. S'ils oscillent entre arts plastiques et arts de la scène, ils aiment se positionner en tant qu'artistes « *post Internet* », traversés par des flux tendus d'images et d'informations du monde entier. Et cite le penseur et commissaire d'exposition Benoît Lamy de la Chapelle : « *L'art post-Internet émerge chez des artistes membres de réseaux sociaux, dont la dépendance aux moteurs de recherche est maintenant irréversible, avec un MacBook pour atelier et un smartphone à proximité...* » C'est donc tout naturellement qu'ils s'inspirent de ce qu'ils trouvent sur la Toile,

Ils savent aussi se débrancher du Web. "Nous sommes en alerte en permanence, mais c'est le corps qui est au centre de nos préoccupations."

qu'ils cherchent leurs danseurs, qu'ils annoncent leurs projets. Actuellement en résidence à la Gaîté-Lyrique, ils conçoivent un site Web qui répertoriera des formes de danse contemporaine. Mais ils savent aussi se débrancher quand il le faut. «*Nous sommes en alerte en permanence, mais c'est le corps qui est au centre de nos préoccupations*», précisent-ils.

S'IL MÊLE LES DOMAINES ET LES SUPPORTS, LE TRAVAIL DE (LA)HORDE SE CONCENTRE SUR DES COMMUNAUTÉS, qu'elles soient celle des jumpers avec *To Da Bone* ou celle des seniors avec le spectacle *Void Island* en 2014. Ou encore celle des vapoteurs, lors d'une vidéo pour la Fondation d'entreprise Galeries Lafayette... «*Avec toujours la revendication de non-hiérarchie entre les participants, le refus de l'appropriation culturelle.*» À l'image de la petite communauté qu'ils ont formée autour d'eux, où chacun apporte son parcours et ses passions. Marine Brutti et Jonathan Debrouwer viennent des arts déco de Strasbourg; Arthur Harel est un autodidacte qui a été formé au Centre national de la danse de Pantin. «*On s'est nourris les uns les autres, on a échangé nos savoirs.*» À force de partages, ils citent les mêmes références: les séries *Westworld* ou *The Leftovers*, le metteur en scène Romeo Castellucci, les cinéastes Christopher Nolan ou David Cronenberg. Le tout cimente aujourd'hui ce qu'ils appellent un «*self space*», un cocon de sécurité parfait pour construire leur chemin. «*Ça demande une énergie folle d'être plusieurs, mais on va plus vite et plus loin.*»

Cette manière de disparaître derrière le collectif, Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel la mettent en pratique quand ils évoquent leur travail. Chacun possède son ton et son charme. Habités aux longues discussions pour stimuler leurs idées, les membres du trio ne parlent pas tous en même temps. Ils se passent le relais les uns les autres, avec beaucoup de politesse. À la fin de la conversation, ils glissent: «*Si vous pouvez tout de même, dans votre article, ne pas nous citer séparément...*» Une horde qui a quelque chose d'un chant polyphonique. ☺

To Da Bone, (La) Horde, Maison des Arts, Créteil, 2 et 3 février. Puis en tournée. www.collectiflahorde.com



OPERA de LYON



**FESTIVAL
VERDI**

**PARLONS
CONTRE-POUVOIRS**

**VENDREDI 2
ET SAMEDI 3 FÉVRIER**
CONCERTS, RENCONTRES,
DÉBATS, ATELIERS,
CINÉMA, EXPOSITION...

OPÉRAS
DIRECTION MUSICALE
DANIELE RUSTIONI

DU 16 AU 5 AVRIL
MACBETH
DU 17 MARS AU 6 AVRIL
DON CARLOS
LE 18 MARS
ATTILA

04 69 85 54 54
WWW.OPERA-LYON.COM

L'OPÉRA NATIONAL DE LYON EST CONVENTIONNÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE, LA VILLE DE LYON, LE CONSEIL RÉGIONAL AUVERGNE-RHÔNE-ALPES ET LA MÉTROPOLÉ DE LYON



tanz

ZEITSCHRIFT FÜR BALLETT, TANZ UND PERFORMANCE

KALENDER



Foto: Laurent Philippe

charleroi

(LA)HORDE «TO DA BONE»

Es gibt Tänze, die gäbe es gar nicht, wäre da nicht das Internet. Der Twerk gehört dazu, bei dem das globalisierte Girlie seine Hüftschwünge feiert. Die männlichen Antworten auf die Hypersexualisierung lauten Hardstyle, Tekstyle, Shuffle, Hakken und vor allem Jumpstyle. Da legt einer all seine Energie in eine Sequenz von einer halben Minute, filmt seine Heldentat, stellt das Video ins Netz und lässt es von anderen Jumpern liken und kommentieren. Der Jumpstyle stammt ursprünglich aus der Club-Szene von Belgien und den Niederlanden. Seit 2005 schließen sich die Jumper zu virtuellen Battlesquads zusammen.

Seither gibt es offiziell sogenannte Post-Internet-Tänze, nach dem Vorbild der Post-Internet-Kunst: Ein Stil entsteht direkt auf der virtuellen Bühne. Post-Internet-Tänze kreisen im Netz, springen aber auch in die analoge Realität. Dann kommt es, wie im Hip-Hop, zu realen Treffen und Battles. Nach ähnlichem Muster verlaufen auch Jumpstyle-Karrieren. Die ersten Videos entstehen in privater Umgebung. Dann wagt man sich in einen Park, wo es noch einen gewissen Sichtschutz gibt, schließlich explodiert der Jumpstyle auf der Straße.

Eines aber überrascht die Jumper-Szene: dass einige von ihnen es nun in einer kollektiven Choreografie auf der Bühne krachen lassen. «To Da Bone» heißt das Stück für elf Jumper aus neun Ländern, die nicht als Einzelkämpfer, sondern als verschworene Gruppe auftreten. Choreografiert wird es von einem Pariser Kollektiv, das sich (La)Horde nennt und aus drei Personen besteht: Marine Brutti, Jo-

nathan De Brouwer und Arthur Harel. Das Trio seinerseits liebt es, mit Horden zu arbeiten, die nicht aus Normaltänzern bestehen: Siebzigjährige, Behinderte, nun eben Jumper.

Mit dieser Horde wurden sie im vergangenen Sommer beim Wettbewerb «Danse élargie» im Pariser Théâtre de la Ville vorstellig und räumten den zweiten Preis ab. Da hieß die Performance bereits «To Da Bone», dauerte aber nur zehn Minuten. Nun wird ein richtiges Stück daraus, samt Dramaturgie und Inszenierung.

Trotz der Verbreitung über das Internet machen die Choreografen Unterschiede zwischen Kulturkreisen aus, etwa die Betonung von Pirouetten und der Vertikale in Osteuropa. In Westeuropa sei die Beinarbeit dagegen auf virtuose, besonders harte Kicks fokussiert. Sollte da tatsächlich, wie sie es vermuten, der Einfluss von Bolschoi und Mariinsky auf der einen, von Folk und Hip-Hop auf der anderen Seite dahinterstecken? Es wäre ein Zeichen dafür, dass die reale und die virtuelle Welt nicht gegeneinander vorgehen. Tatsächlich erklärt (La)Horde jede Opposition zwischen den beiden Welten für überholt. Es gehe nur noch um offline vs. online. Und um die Frage: Wie drückt sich Jugendprotest heute aus, gerade im Tanz? Wie vernetzt er sich, wie artikuliert und radikalisiert er sich? Es geht auf die Knochen, ganz unvirtuell: «To Da Bone».

Thomas Hahn

Wieder Charleroi, «La Biennale de Charleroi Danses 2017», Les Ecuries, 27., 28. Sept.; www.collectiflahorde.com

Decryptage

Jumpstyle, la danse féroce venue du web met le feu à la scène

Charlotte Maxin Publié le 30/01/2018. Mis à jour le 30/01/2018 à 17h32.



popularisée par le Net, se retrouve pour la première fois sur scène grâce au collectif parisien (La)Horde. Explications.

Composée de Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et d'Arthur Harel, (La)Horde se passionne dans ses créations pour les danses post-internet et met en scène le jumpstyle. Une première. Sur fond de techno hardcore rythmée entre 140 et 160 BPM, le jumpstyle est une danse ultra dynamique qui dure initialement 20 à 30 secondes, enchaînement de sauts et de mouvements saccadés.



Télérama
Abonnements
Abonnez-vous à
Télérama

SUR LE MÊME THÈME

A lire aussi

Violence positive et rave party... Comment Gisèle Vienne électrise la danse contemporaine

Sauvage et intense

Apparu dans les années 1990 dans des clubs en Belgique et aux Pays-Bas, le jumpstyle connaît son pic de popularité une décennie plus tard grâce à la plateforme YouTube, pérennisant ainsi le mouvement par la publication de vidéos tutorielles. Filmés de profil pour mieux laisser admirer leurs jeux de jambes, les jeunes, issus des quartiers populaires, consacrent des heures à la réalisation de leurs vidéos. « *On a pu retrouver chez eux l'utilisation de la vidéo, des codes qui étaient les nôtres et qui nous fascinaient* », explique Arthur Harel, [du collectif \(La\)Horde](#), qui reprend le concept aujourd'hui dans [le spectacle To Da Bone](#). Cette danse, solitaire et apolitique, évolue également selon les pays, influencée directement par les danses traditionnelles : en Europe de l'Est, les sauts sont plus aériens, tandis qu'en France, en Espagne ou en Italie, les mouvements sont plus ancrés dans le sol.

Stars de Youtube

C'est le collectif (La)Horde, qui s'est spécialisé dans les danses post-internet, présentes à la fois sur le web et en dehors, qui a relevé le défi : transposer le jumpstyle à une scène de théâtre. Dans *To Da Bone*, créée en 2017, 15 *jumpers* autodidactes venant de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Ukraine, de Hongrie, de Pologne, de Belgique et du Canada, ont été recrutés via leurs chaînes YouTube, en fonction de leur popularité virtuelle. « *Au départ, quand nous sommes entrés en contact avec eux, ils ne nous prenaient pas au sérieux, ils croyaient qu'il s'agissait d'une blague, qu'on était là pour les troller* », raconte Jonathan Debrouwer.



De fait, pour les interprètes de *To Da Bone*, âgés de 18 à 25 ans, c'est la première fois qu'ils dansent sur les planches d'un théâtre. « *Alors qu'ils ont des milliers de vues sur YouTube, certains avaient très peur de se retrouver face à un public* », raconte Arthur. Dans cette mise en scène tumultueuse, c'est une jeunesse révoltée qui prends corps. « *Comme inspiration, on est partis de leurs styles, on a donc travaillé des états de corps, développer des circulations dans l'espace, de la présence. On ne voulait pas plaquer une chorégraphie de façon arbitraire. C'était un échange de compétences, on a autant appris d'eux qu'ils ont appris de nous.* » conclue Marine



A voir : Carte Blanche à (La)Horde

La pièce chorégraphique *To Da Bone*, suivie du film *Novaciéries*, les 2 et 3 février à partir de 20h à la Maison des Arts à Créteil. Samedi, à 22h : soirée 150 BPM Free Party.

Sortir Grand Paris

danse contemporaine

danse

les Inrockuptibles



SCÈNES

Avec (La)Horde, le jumpstyle saute sur le plateau de Charleroi Danse



PAR
Fabienne Arvers

Ouverture trépidante à la Biennale de Charleroi danse pour cette première édition dirigée par Annie Bozzini avec l'étourdissant Jumpstyle de To Da Bone du collectif (La)Horde.

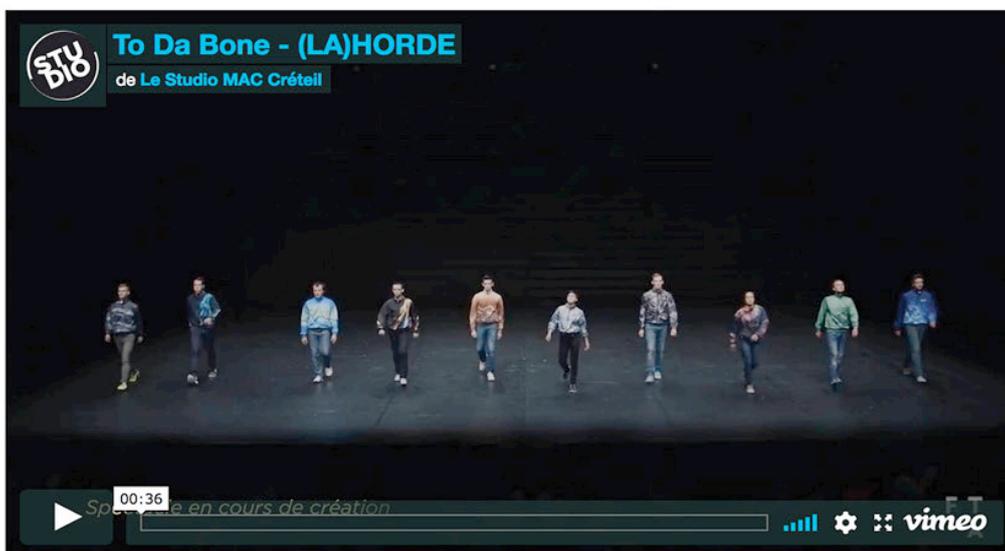


Ils sont onze "jumpers", dix garçons et une fille, à venir se placer silencieusement sur le plateau, lentement, un par un, en bombers flashy, jeans et baskets. Une intro étirée avant l'explosion sonore et visuelle d'une tornade de danseurs lancés dans une séquence de jumpstyle où la répétition des sauts se complexifie en une série de variations qui modifient en permanence leur position sur le plateau. Fulgurance et précision. Rapidité et fluidité. Tourbillons aériens et chocs sonores des bonds sur le sol. Une énergie brute couplée à un vocabulaire gestuel bluffant par sa diversité stylistique et sa technicité.

C'est avec cette intro que le collectif (La)Horde créé en 2011 par Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel a remporté le 2e prix du concours de Danse élargie en 2016. To Da Bone créé pour l'ouverture de la Biennale de Charleroi Danse, en élargit le principe tout en allant jusqu'à l'os de ce projet un peu fou qui consiste à faire sortir de la toile d'internet un style de danse qui s'y développe par des danseurs isolés aux quatre coins de l'Europe ou du Canada depuis les années 2000 pour l'amener sur une scène.

Solos, duos ou trios se détachent progressivement du groupe et la personnalité de chaque jumper s'exprime sur les musiques techno-hardcore à l'origine de cette danse née dans les clubs hollandais et belges. TO DA BONE leur donne la parole et le plateau résonne bientôt de voix russe, ukrainienne, hongroise, italienne, allemande ou française, chacun racontant sa découverte du jumpstyle, son initiation avec des tutoriels et leur rencontre, d'abord virtuelle, via leurs vidéos postées sur YouTube, puis physiques lors de rassemblements. C'est ainsi que les styles évoluent et la pièce combine plusieurs de ses variantes : "oldstyle", "hardjump", "tekstyle" ou "hakken".

On les découvre lors d'une séquence où l'improvisation gestuelle se mêle aux paroles. Et les images projetées de leurs vidéos sur un écran de toile blanche se croisent avec la captation en direct de leurs démonstrations. Pour (La)Horde qui n'aime rien tant que convoquer *"des communautés d'individus en marge de la culture majoritaire pour un bout de chemin solidaire et artistique"*, les jumpers incarnent *"une danse populaire 'post-internet' qui émancipe et fédère. Le terme post internet est un néologisme que nous avons emprunté directement à l'art contemporain. C'est un terme qui correspond vraiment à notre pratique. Il ne s'agit pas seulement de situer notre collectif de manière chronologique sur une timeline ou d'expliquer que nous nous inspirons de vidéos vues sur internet pour créer du geste. Mais plutôt de comprendre que le corps est impliqué différemment aujourd'hui dans des espaces online et offline, en 3D et en 2D."*



Là réside justement le coup de force d'un spectacle qui réunit tous ces jumpers pour la première fois sur une scène en combinant leurs expériences pour les faire passer du statut d'amateurs isolés à celui de professionnels réunis par une même détermination : terrasser le piétinement mortifère d'une société à bout de souffle en lui opposant le bondissement survolté d'un mouvement de résistance. Un signal fort donné par Annie Bozzini pour son arrivée à Charleroi Danse plébiscité par un public enthousiaste et chaviré par ce shot d'énergie folle et contagieuse.

Fabienne Arvers

Biennale de Charleroi Danse, du 27 septembre au 14 octobre.

ToDa Bone, (La)Horde, le 28 septembre à Charleroi. Le 7 octobre, salle Hébert à Paris, dans le cadre de la Nuit Blanche. Les 2 et 3 février à la MAC de Créteil.

Avec La Horde, repenser l'individu et la communauté

MARIE BAUDET, ENVOYÉE SPÉCIALE À MONTRÉAL Publié le vendredi 02 juin 2017 à 07h35 - Mis à jour le samedi 03 juin 2017 à 17h34

VIDÉO



SCÈNES Du Web au plateau, le jumpstyle comme cas d'école, et matière à une création, "To Da Bone", au FTA avant Charleroi. Rencontre.

Ils sont trois. Marine Brutti, Jonathan Debrouwer, Arthur Harel. Leurs racines respectives plongent dans les arts plastiques ou l'art vivant. Ils prennent bien garde à éviter les étiquettes. Ils portent ensemble une même parole, mettent obstinément en commun leurs cultures et savoir-faire personnels. Un collectif, un vrai, actif depuis 2011.

Teaser To Da Bone FTA

- > Le gai savoir ou la logique de l'hyperlien
- > Au Festival TransAmériques, l'extraordinaire et l'authentique

Derniers articles

- > Fabrice Murgia aborde le tourisme sexuel dans "Black Clouds"
- > La Horde et Annie Bozzini
- > Avec La Horde, repenser l'individu et la communauté
- >  Rencontre avec l'humoriste algérien Fellag: "Ouvrir des fenêtres pour regarder ailleurs"
- > Le gai savoir ou la logique de l'hyperlien



Les + consultés de la semaine



Décès de Jean-Marc Thibault, acteur français de cabaret et de comédies



 Rencontre avec l'humoriste algérien Fellag: "Ouvrir des fenêtres pour regarder ailleurs"



 Avec Jelinek, Cassiers dénonce l'infamie de l'Europe [critique]

Nous balayons avec eux le champ large de leur pratique et de leur réflexion, à l'origine de "To Da Bone", spectacle articulé autour du jumpstyle. Explications thématiques. En commençant par le terme de **danses post-internet** qui définit leur travail.

*"Dans l'art contemporain, ça désigne un processus collaboratif qui a mené vers une certaine esthétique. Dans la danse, le terme n'existait pas. Comme on travaille en collectif, avec des références et des pratiques diverses, on a besoin de nommer les choses entre nous, de se créer un lexique commun. On a qualifié de danse post-internet notre processus de travail, parce qu'on échange énormément de liens. Lorsque cette appellation a été rendue publique dans un article, on a objectivé tout ce qu'on avait mis en place. Internet permet à des corps de se transformer, d'avoir une autre présentation. Et le jumpstyle était un peu notre cas d'école. Avec un processus toujours plus ou moins similaire : on commence dans l'espace intime, la chambre, puis le salon, jusqu'à progressivement l'extérieur et l'espace public, jardin, rue... tout en se filmant. Ensuite les vidéos sont postées sur Internet pour être partagées avec le monde entier. Un exemple parfait de ce que peut créer le net, du **rapport online/offline** et de ce va-et-vient permanent."*



Jumpstyle, rhizome et véri-fiction

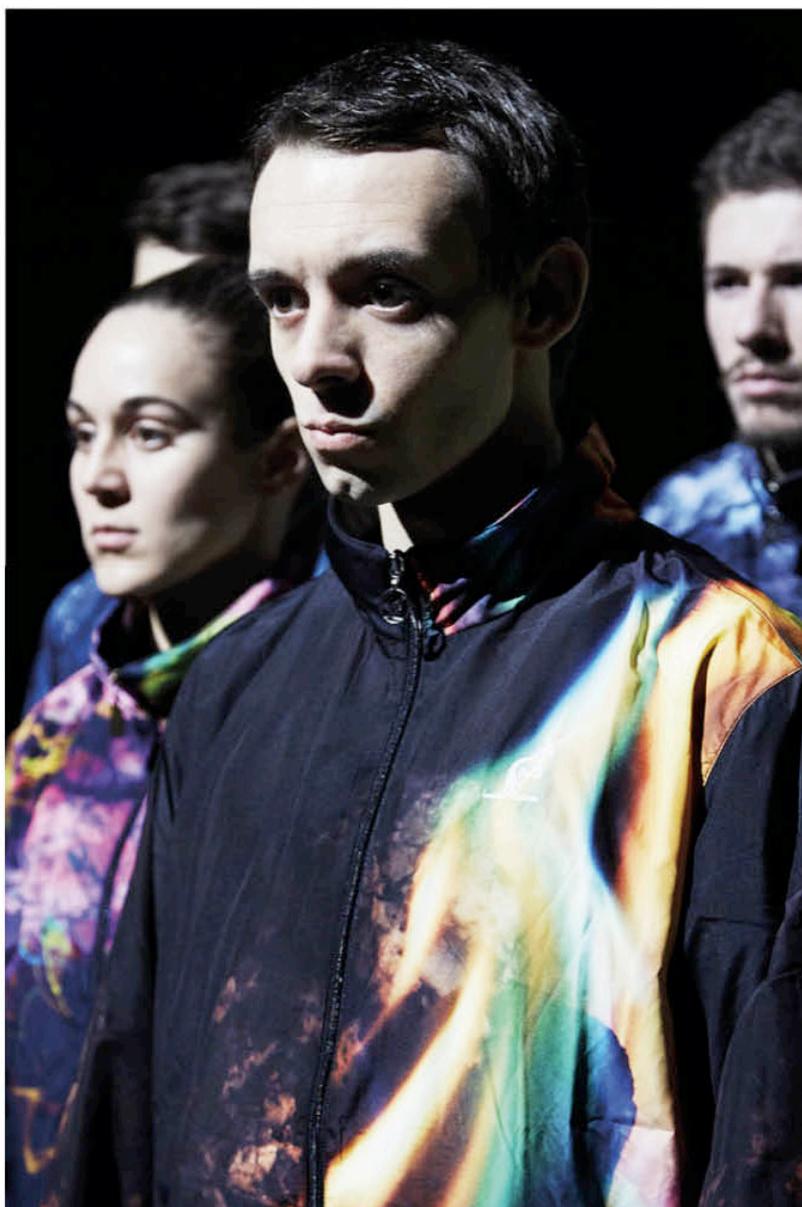
Le jumpstyle, donc. Né au début des années 2000, dans des clubs en Belgique et aux Pays-Bas, le genre a pris de l'ampleur avec le web. *"En 2005-2007, beaucoup de jeunes ont commencé à danser et à eux-mêmes voir et faire des clips, à participer à des ligues virtuelles : des battles online, mais fabriquées offline. Le jumpstyle s'est vraiment développé en rhizome. Et, en fonction des pays d'implantation, ça a muté. En Pologne, Ukraine, Russie, on sent dans les spins aériens, les toupies, une influence des ballets russes. En Italie, en France, en Belgique, les kicks, les coups de pied, sont beaucoup plus impressionnants, et là on sent des influences des danses irlandaises, du tap dance, etc."*

La Horde a ainsi rassemblé des **jumpers d'horizons divers** (pour le spectacle, ils sont 11, venus de 9 pays différents), non dans l'idée de parler des nouvelles technologies en danse - *"pour nous, c'est un acquis, l'opposition virtuel/réel est dépassée : c'est juste offline/online"* - mais, dans le sens inverse, en se concentrant sur les corps, *"les changements, les processus, ce que la pratique génère comme création, comme développements"*.

C'est à Charleroi, lors de la **résidence du collectif**, qu'a émergé la matière du spectacle. *"On a pris le temps d'être avec eux, de les observer, d'expérimenter, de construire la matière chorégraphique. Une autre résidence a suivi. Après, ça a été de l'articulation, du rythme, de la narration, comment ramener de la fiction, jouer sur l'ambivalence, la véri-fiction, comment raconter l'histoire qui nous avait traversés, nous."*

Horizontalité et appropriation culturelle

De même que, on l'a compris, La Horde fonctionne sur un principe d'hétéarchie, la création de "To Da Bone" a mis en évidence, pour les membres du collectif, *"l'abolition des frontières, l'horizontalité de l'accès à la culture, puis, de là, la grande question de l'appropriation culturelle : à partir de quand on peut reprendre un geste, à quel moment on fait partie d'une communauté, et qu'est-ce que ça signifie . Nous voulons par notre travail creuser les questions d'intégrité et de collaboration, pour mener à un discours interrogatif et constructif, qui n'évince pas ni ignore le sujet complexe de l'appropriation culturelle, mais au contraire s'y confronte."*



Le débat autour de l'appropriation culturelle se pose sur le champ politique. Là où d'autres danses communautaires, comme le hip hop, le voguing, portaient de forts engagements artistiques et politiques, "le jumpstyle est apolitique. Leurs seules revendications, c'est le plaisir de danser, la passion, la transmission." Une transmission "très cash, sans détour". **Radicalité et frontalité** sont les termes qu'utilisent Marine, Jonathan et Arthur pour parler de leur pièce. **Virtuosité et accessibilité** aussi.

"Est-ce qu'on travaille avec les fondateurs de ce mouvement ?

Oui. Est-ce que ça profite à l'un et à l'autre ? Oui.

Est-ce qu'on fait juste un ready made d'eux sur une scène institutionnelle ? Ou est-ce qu'entre eux et nous la collaboration crée une véri-fiction, décale le propos et pose les questions autrement."

Considérant le plateau comme "un refuge, un lieu de pouvoir", et faisant le parallèle entre l'écran de l'ordinateur et le quatrième mur, La Horde propose avec "To Da Bone" une version en négatif de ce qu'elle a observé : des individus qui, isolés, s'inscrivent online dans une communauté, reformée sur le plateau, dans un des derniers endroits, le théâtre, où chacun s'est, pour un temps donné, déconnecté de ses réseaux.

- **Festival TransAmériques, Montréal, jusqu'au 8 juin. Infos : www.fta.ca**
- **La Biennale de Charleroi Danses, du 27 septembre au 4 octobre. Avec La Horde et "To Da Bone" en ouverture. Infos: www.charleroi-danses.be**

"To Da Bone" : de Montréal à la Biennale

C'est au Festival TransAmériques qu'a vu le jour, mercredi 31 mai, "To Da Bone", création de La Horde. Et c'est aux Écuries de Charleroi Danses que le spectacle fera l'ouverture de la Biennale 2017.

*"Le contenu et le contenant, expliquent les acolytes de La Horde, ont des rapports très liés. On a passé énormément de temps à les regarder, pour pouvoir raconter une histoire avec eux (plutôt que sur eux), sans manipulation, pour évoquer des aspects aussi lumineux qu'obscur qui peuvent se décortiquer autour de ces danses. On questionne la notion de communautarisme, de groupe (d'émeutiers, de révolutionnaires, de militaires). Ces questions traversent tout le spectacle, sur les rapports d'individu et de communauté, dans l'idée de sentir les **dynamiques de groupe**, et ce qu'elles peuvent produire de magnifique comme de très flippan, d'inquiétant."*

Montrant à la fois les individualités et la globalité, dans une frontalité assumée, le spectacle a le temps de mûrir, avant de se retrouver, le 27 septembre, aux Écuries.



To Da Bone : Grands sauts



PAR CHRISTIAN SAINT-PIERRE
1 JUIN 2017

COMMENTAIRES



© Laurent Philippe

Galvanisant, c'est le premier mot qui vient en tête pour qualifier *To Da Bone*, le spectacle présenté au FTA par (La)Horde, un collectif français mené par Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel. Sur une scène vide de tout artifice apparaissent neuf danseurs et une danseuse au sommet de leur art, le *jumpstyle*. Portée par une énergie peu commune, celle de ses interprètes de haut vol, la représentation est une réflexion sur les notions d'engagement, de révolte et de solidarité.



© Laurent Philippe

Combattants-virtuoses

Né vers la fin des années 1990, avec la musique du même nom, le *jumpstyle* a été popularisé au début des années 2000. La danse se caractérise par de petits pas sautés, effectués sur le tempo. Lorsque les pieds du danseur touchent le sol, ils sont soit joints, soit écartés vers l'avant et

l'arrière. Bien entendu, à partir des figures de base les interprètes de *To Da Bone*, virtuoses en jeans et vestes de sport, multiplient les variantes.

Exécutées en groupe ou en solo, investissant tout l'espace, leurs chorégraphies invitent une foule d'images percutantes, les styles les plus divers, les disciplines les plus variées. On pense aux guerriers d'autrefois et aux soldats d'aujourd'hui, aux militants d'ici et d'ailleurs, aux *battles* de hip-hop aussi bien qu'aux arts martiaux. On pense également aux athlètes, ceux du football aussi bien que du ballet. Le plus émouvant, c'est probablement le sentiment de découvrir une communauté en bonne et due forme, un groupe avec ses codes, ses convictions, ses rêves, ses combats, son histoire, sa culture, son langage et sa vision du monde, sans oublier ses dissensions et ses désillusions.

De la rue à la scène

Après nous en avoir mis plein la vue, les danseurs, venus de neuf pays, s'adressent à nous, en anglais et en français, mais aussi en russe et en polonais, pour se raconter. Il est question des origines de leur art, des territoires où ils sont nés et ont grandi, de leurs premiers pas comme danseur, de leur apprentissage, le plus souvent grâce aux tutoriels du duo



C'est que le *jumpstyle* appartient aux danses post-Internet, celles qui sont nées, se sont enseignées, ont été développées et démocratisées aux quatre coins du globe grâce au Web. Entraîner son art de la rue à la scène, le faire connaître au plus grand nombre, lui octroyer ses lettres de noblesse, favoriser son rayonnement et sa progression

sans jamais renier ses origines urbaines et virtuelles, ce n'est pas un geste banal. En ce sens, les danseurs de *To Da Bone* sont d'exceptionnels ambassadeurs pour le *jumpstyle*.



Les dernières minutes du spectacle nous entraînent dans une tout autre ambiance, à la fois onirique et politique. À l'aide d'une caméra et d'un grand tissu blanc, les danseurs créent des effets somptueux, provoquent un dialogue entre les corps en scène et les visages sur l'écran. Puis, lorsqu'ils s'avancent vers nous, à contre-

jour, silhouettes tragiques, manifestants déterminés émergeant d'un nuage de fumée, on ne peut s'empêcher d'avoir une pensée pour celles et ceux qui mènent dans le monde entier le crucial combat des droits de la personne.

To Da Bone

Mise en scène et conception : Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel. Son : Aamourocean. Éclairages : Patrick Riou. Costumes : Lily Sato. Avec Valentin Basset aka Bassardo, Mathieu Douay aka Magii'x, Camille Dubé Bouchard aka Dubz, László Holoda aka Leslee, Kevin Martinelli aka MrCovin, Viktor Pershko aka Belir, Nick Reisinger aka Neon, Edgar Scassa aka Edx, Andrii Shkapoid aka Shkap, Damian Kamil Szczegielniak aka Leito et Michal Adam Zybura aka Zyto. Un spectacle de (La)Horde. Au Théâtre Rouge du Conservatoire, à l'occasion du Festival TransAmériques, jusqu'au 1er juin 2017.

TAGS • (LA)HORDE • ARTHUR HAREL • DANSE • FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES • JONATHAN DEBROUWER • MARINE BRUTTI • THÉÂTRE ROUGE DU CONSERVATOIRE



À PROPOS DE CHRISTIAN SAINT-PIERRE:

Christian Saint-Pierre collabore à JEU depuis 1999. En 2011, il est nommé rédacteur en chef et directeur de la revue. Depuis 2012, il est collaborateur du journal *Le Devoir*.

Sur mes pas en danse: Au FTA pour "To Da Bone" dans l'os !

Je ne vais pas m'appesantir sur la chose, mais mes pas m'amènent trop peu à cette édition du FTA. Voilà donc pourquoi, chaque sortie est importante et cette fois encore, ouf !, elle s'est révélée satisfaisante. Soulagé est donc le spectateur que je suis, quoi que, soyons honnêtes, le FTA cette année, de ce que je peux lire, recèle peu ou pas de mauvaises surprises. Mais là n'est pas mon propos, puisque de cette sortie pour découvrir "To da Bone" du collectif parisien "LA(HORDE)" (Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel), j'en ressors fort heureux de cette rencontre particulière. Et ici, heureux, ne veux pas exclure le sentiment de trouble que j'ai ressenti face à cet univers chorégraphique et culturel particulier que j'ai découvert pendant près de soixante minutes. Découvert de proche, soit de la première rangée de la salle du Théâtre Rouge du Conservatoire, donc vraiment proche et soyez rassurés, "No regrets !"

Juste avant de plonger dans le vif du propos, je dois dire que j'avais choisi ce spectacle parmi bien d'autres, parce que je me souvenais que ce collectif (trio) avait créé "Avant les gens mourraient" pour les finissants de l'École de danse contemporaine de Montréal en 2014 et j'y étais et très heureux d'avoir pu apprécier cette soirée.



Donc de ma première rangée, le tout commence. Il y aura onze interprètes, dix hommes et une fille qui viendront se présenter à nous, chacun son tour. Onze interprètes de "jump style" soir de la danse urbaine qui s'amène à tour de rôle, face à nous d'une allure fort affirmée et les bras croisés. De cette danse urbaine, "jumpstyle", la gang nous la proposera en solo, en duo ou en groupes, dansant, discutant et même en argumentant. Ces onze interprètes, viennent de différents pays (France, Ukraine, Pologne, Hongrie, Allemagne et elle, Camille Dubé Bouchard, alias DUBZ du Québec). Une communauté de "jumpers" oeuvrant sur Youtube en temps normal, mais que le collectif (LA)HORDE, a permis de "connecter live" dans ce spectacle. Des individualités mises ensemble et qui nous propose une soirée intéressante et surtout réussie. Et lorsque le grand écran s'abaisse et que par caméra interposée, ils se présentent à nous, l'effet de leur réalité quotidienne vise juste.

Et de cette proximité de première rangée, elle m'a permis d'apprécier pleinement la beauté et la qualité des mouvements, tout cela avec un ton affirmé qui a fort bien répercuté en moi. Et lorsqu'ils s'approchaient sur le devant de la scène, c'est à moi seul qu'il s'adressait, je me permets de croire !

Une soirée de danses urbaines qui me permet une fois de plus de faire un pas vers mon apprivoisement du style, mais surtout, vers la découverte d'un univers artistique, hétérogène d'origine, mais homogène en style.

TRANSAMERIQUES 2017 : (LA) HORDE, « TA DA BONE », HÉTÉRACHIQUE, QUOI QUE !

Posted by *infernolaredaction* on 3 juin 2017 · *Laisser un commentaire*



Montréal, envoyé spécial

FESTIVAL TRANSAMERIQUES 2017 (Montréal – CA) – (LA) HORDE – TO DA BONE.

Hétérachique, quoi que !

La Horde est le nom de guerre qui rassemble Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel depuis 2011. C'est en 2014 avec « Avant les gens mouraient », une pièce pour les étudiants de l'École de danse contemporaine de Montréal, qu'ils se font remarquer et qu'ils composent un fameux « dix minutes » pour le concours « Danse élargie » du Théâtre de la Ville de Paris en 2016. Ainsi naît l'embryon de To da bone qui revient primé sur les bords du St Laurent...

De formats très courts, 25 à 30 secondes pas plus, les trois leaders de La Horde vont faire non seulement jaillir un spectacle d'une heure mais constituer un groupe de performers du monde entier qui s'adonnent au Jumpstyle...

Jumpstyle ! quesa quo ? C'est une danse, entre mouvements repérés dans le sport, dans les arts martiaux, on pense aussi aux entraînements militaires intenses et donc aux jeux vidéos de ce style qui pullulent. Elle est d'abord exécutée seule mais peut donner lieu à des expressions en groupe. Le jumpstyle a débuté dans des boîtes de nuit en Belgique et s'est exporté puis développé pour être dansé dans des parkings, des lieux désaffectés. Dans la mise en scène imaginée par La Horde, il y a quelque chose de fascinant et qui ne laisse jamais tranquille. Les onze danseurs arrivent un à un. Ils sont en vêtement de sport fluo, tennis de marque au pied. Ils dévisagent le public, l'air patibulaire mais presque ! Il y a une sorte de préparation mentale qui s'opère. Le silence est pensant dans la salle. On attend et soudain le décompte est lancé à voix haute et à huit le groupe rassemblé au centre du plateau entame une série de sauts en rythme et tournent sur eux mêmes. On pense aux parades des avions lors des défilés militaires comme la patrouille de France. Il y a une écriture très ramassée des gestes. On pense à Folks du chorégraphe italien Alessandro Sciarroni avec ses mouvements de danse tyrolienne exécutés jusqu'à épuisement. Le groupe va se disloquer, occuper tout l'espace toujours en exécutant des mouvements de pied, en lançant la jambe comme dans les arts martiaux. L'individu qui semble primer dans cette pratique s'agrège pour l'occasion du spectacle et forme des ensembles qui captivent l'attention.

La musique est fondamentale dans le jumpstyle. A l'origine du mouvement fondé dans les années 1990 par Patrick Mantizz et Dion Teurlings alias Patrick Jumpen les adeptes, surtout des jeunes hommes, recherchent dans le climax le rythme qui frôle les 140 et 145 battements par minutes... Les gestes calés sur ce rythme endiablé sont donc très rapides et, on le voit dans le spectacle, très codifiés. C'est à la fois une danse et un langage avec sa communauté. Il y a les puristes et les développeurs qui mélangent plusieurs influences. Il y a aussi cette marque d'une société de l'image où la performance individuelle prime et dépasse celle du groupe avec tout de même le besoin de se trouver des alter-ego, des points communs et avec des vidéos diffusées sur le net qui ont atteint jusqu'à 25 millions de vues sur des réseaux comme You Tube. On voit bien qu'en vingt ans le mouvement a pris de l'ampleur, touché la jeunesse, sorti des ghettos nombres de jeunes qui, sans cela, se seraient effondrés dans une société où ils ne se projetaient pas.

Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel ne pratiquent pas le jumpstyle. Ils revendiquent avoir repéré dans l'émergence puis le mode de développement de cette danse une similitude non seulement avec leurs propres outils d'écriture scénique : la vidéo, mais la musique et le mouvement. Autant de points communs qui les ont poussés à monter de toute pièce non seulement ce groupe mais aussi ce spectacle. Ils ont été fascinés par la mine que représentait cette jeunesse, principalement masculine – mais pas que, la preuve avec Camille Dubé Bouchard, étonnante dans le spectacle.

La Horde s'amuse à glisser dans *To da Bone* des retranscriptions de ces peintures ou sculptures des pays communistes de l'Est pour signifier sans doute l'importance et l'engouement des jeunes de ces pays pour le jumpstyle. Cette danse est la preuve de la volonté d'émancipation de cette jeunesse qui veut faire parti d'un autre système en se reliant les uns aux autres par le biais d'internet qui désintègre les frontières. Alors Hétérachique la Horde ? en tous les cas très organisée, très efficace ne manquant pas de talent. Tâchons de voir ce que va devenir le jumpstyle présenté ici et là comme un feu de paille, la dernière fois qu'on a dit ça, c'était pour le Hip-Hop. On sait ce qu'il est advenu.

Emmanuel Serafini

Photo © Laurent PHILIPPE

Publié le 01 juin 2017 à 14h23 | Mis à jour le 01 juin 2017 à 14h23

To Da Bone: danser à l'ère post-internet



To Da Bone

PHOTO FOURNIE PAR LE FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES



IRIS GAGNON-PARADIS
La Presse

Le collectif (LA)HORDE serait la première troupe à avoir revendiqué une danse post-internet. On comprend tout le sens de l'expression en assistant à *To Da Bone*, pièce tout à fait de son temps inspirée du jumpstyle, danse associée à un style de musique techno né sur les pistes de danse, mais propulsé grâce au web.

ma.PRESSE



Ajouter

PARTAGE



DU MÊME AUTEUR

[Bang Bang: la disparition](#)

[Il Miglio: pour l'amour des pâtes](#)

[Cosméto au naturel: élixir du désert](#)

[To Da Bone: danser à l'ère post-internet](#)

[Les lunchs de Libertine](#)

Ils sont 11. Des « jumpers » issus de toutes les nationalités, dix hommes de France, d'Ukraine, de Hongrie, d'Allemagne, de Pologne, et une femme (Camille Dubé Bouchard alias Dubz, une Québécoise). Dès l'introduction, assez théâtrale, où chacun fait son entrée en fixant bien le public, avant d'aller se planter à sa place, la table est mise : ils sont là pour être regardés et savent qu'on les observe.

Ces jumpers autodidactes ont été recrutés par le collectif parisien (LA)HORDE. Nés derrière l'écran, c'est là qu'ils ont évolué, perfectionné et personnalisé leur style, et ils se retrouvent maintenant sur scène afin de nous montrer ce qu'ils savent faire.

Du moins, c'est ainsi ce qu'on pourrait être porté à croire après les essoufflantes premières minutes où les jumpers, rassemblés dans ce qui prend des airs de bataillon, entament sur des comptes précis une danse presque martiale, rythmée par leurs plantes et bouts de pieds qui battent le sol dans une cadence ultrarapide, le tout parsemé de « kicks » et de sauts énergiques.

Mais après cette partie survoltée, la tension retombe. Le spectacle est-il fini ? Ils reprennent leur souffle, se félicitent. Les mouvements se font plus lents, se déconstruisent, offrant soudainement une nouvelle perspective. Certains danseurs nous adressent la parole, dans leur langue étrangère, se racontent sans qu'on les comprenne, la plupart du temps.

Le jumpstyle s'est répandu un peu partout à travers le monde grâce aux réseaux sociaux comme YouTube. En cette ère post-internet, *To Da Bone* s'abreuve sans complexe à cette mosaïque de cultures pour teinter le style de ses multiples couleurs ; ici, on reconnaît des mouvements typiques de breakdance, là, l'esquisse d'une danse folklorique russe, puis, tout à coup, on est transporté dans une boîte de nuit enfumée où se détachent des silhouettes sur une piste de danse.

To Da Bone joue aussi habilement avec le réel et le virtuel, ajoutant des dimensions à l'action qui se passe sur scène grâce à un grand drap blanc suspendu, sur lequel est projeté en direct ce qui est filmé par une petite caméra manipulée par les danseurs. Ces derniers se regardent se regarder tout en discourant sur le jumpstyle - un épisode un peu longuet -, créant une mise en abyme où on ne sait plus, au juste, sur quel plan se déroule la représentation : sur scène ou sur écran ? Un jeu de miroirs qui nous renvoie à notre monde, où la frontière entre réalité et virtualité est de plus en plus brouillée.

Au Théâtre Rouge du Conservatoire, jeudi soir, à 21 h.

CRITIQUE DANSE

Les sauts d'images de (LA) HORDE

1 juin 2017 | Catherine Lalonde | Danse



Photo: Tom de Peyret

La troupe de «To Da Bone» comprend dix hommes et une femme.

Prenez une danse-phénomène toute neuve, d'un peu plus d'une dizaine d'années, nichée sur Internet, le *jumpstyle*. Trouvez-en les danseurs, *fans* autodidactes ayant appris en solo par le truchement de l'écran et de la Toile. Réunissez-les, de Pologne, de France, d'Ukraine, d'Allemagne, de Hongrie ou du Québec, sur une scène, et construisez à partir de là. Tels sont les ingrédients de *To Da Bone*, du collectif (LA) HORDE, proposé mercredi soir en première mondiale au Festival TransAmériques.

Ce sont des concepts des plus intéressants qui fondent *To Da Bone*. Réunir de jeunes passionnés de la danse, virtuoses à leur manière sans être pros, habitués à bouger pour leur caméra — que ce soit dans leur salon ou dans la rue — et leurs abonnés. Les mettre en coprésence et devant des spectateurs *live*, en changeant le cadre YouTube pour le beaucoup plus vaste et beaucoup plus long (dans le temps) cadre de scène, qui ne permet pas, lui, tant de contrôle sur son image. Pas de seconde prise ici, et une endurance physique autre pour un spectacle

d'une heure que pour un clip. Ne reste qu'à inventer, dans la foulée, le terme de « danse post-Internet », et voilà, sur papier, beaucoup de bien bonnes pistes.

Mais le saut d'axe entre la théorie et l'incarnation du spectacle manque de rebond. La première partie est très efficace. Sans musique, mais sur des appels quasi militaires lancés de forte voix, la gestuelle toute et quasi exclusivement faite de petits sauts, très carrée et cartésienne, très répétitive, est roulée et déroulée en diverses compositions géométriques, utilisant les onze danseurs — dix mecs, une fille — comme autant de points et vecteurs, toujours en haute intensité énergétique, en cardio. Tombe ensuite un drap comme un grand écran, la caméra arrive, et voilà les *jumpers* qui retrouvent leur média initial, alternant présentations, débats multilingue, discussions sur le droit d'auteur d'un pas de base ou d'un *trick*, de leur attitude à tous en constante esbroufe, étalée maintenant en très gros plan.

Est-ce une résistance générationnelle ? L'accueil final chaleureux de la salle pourrait le

laisser croire. Est-ce parce que je serai toujours une immigrante sur Internet plutôt qu'une pure laine, née, grandie et nourrie par la Toile ? La compétition qui règne entre les *jumpers*, qui, on le sent, les soude et les nourrit, la course constante à l'endurance, le côté *bootcamp* de la gestuelle, mais surtout la plus-value de l'image sur la porosité de la présence font que l'oeuvre m'est restée imperméable. Les chorégraphies très léchées, très propres rajoutent à cette impression que la pièce ne respire pas, qu'elle n'a pas trouvé sa pulsation, son organicité propre, celle qui bat par-devers les intentions de ses artisans et créateurs.

On sent clairement la dictature de l'image, la dictature de l'autoportrait, en fait, à laquelle ces *jumpers* se livrent avec joie. On ne trouve pas beaucoup d'autres possibilités, comme spectateurs, que de contribuer à la glorification, en temps réel et présence partagée, de l'image qu'ils se composent. Qu'on souhaite ou non être de cette dynamique.

Un mot également pour s'interroger sur les choix de balance, spatialisation et volume du son, qui rendent la musique si casse-tympan qu'en est extraite la jouissance vibratoire qui gît en toute musique boum-boum.

To Da Bone

Une chorégraphie de (LA) HORDE, interprétée par Valentin Basset, Camille Dubé Bouchard, Laszlo Holoda, Thomas Hongre, Kevin Martinelli, Viktor Pershko, Nick Reisinger, Edgar Scassa, Andrii Shkapoid, Damian Kamil Szczegielniak, Michal Adam Zybura. Présenté par le Festival TransAmériques, au Théâtre Rouge du Conservatoire, jusqu'au 1er juin.

Dance shows are jumping at Festival TransAmériques



VICTOR SWOBODA, SPECIAL TO MONTREAL GAZETTE

[More from Victor Swoboda, Special to Montreal Gazette](#)

Published on: May 24, 2017 | Last Updated: May 24, 2017 3:31 PM EDT



(LA)HORDE auditioned more than 200 dancers online for To Da Bone, a show centred on the jumpstyle phenomenon. *LAURENT PHILIPPE*



SHARE



ADJUST

Jumping has been part of the dance vocabulary for a long time — Nijinsky was famous for his ballet leaps a century ago — so it is to the credit of two creators taking part in the Festival TransAmériques, France's (LA)HORDE and Montreal's Manuel Roque, that they try to put jump moves in a new artistic light.

(LA)HORDE, founded in Paris in 2014, is contemporary with a capital C. First off, its works are created not by a single person, but by a collective trio, only one of whom has a background in dance.

Visual artist Marine Brutti, 32, filmmaker Jonathan Debrouwer, 32, and choreographer Arthur Harel, 27, were friends when they began working together informally in 2011.

"After the first project, we realized that we couldn't distinguish who had made what because of the way we had put it together," recalled Harel, speaking recently from Reims, France, where (LA)HORDE was performing. "Of course, we have our specific roles according to our backgrounds, but when we work together, a communal discussion leads to a creation. We want to work outside the box and not necessarily consider the work's final shape."

Sharing and synergy are the hallmarks of (LA)HORDE's creative process, leaving notions of art as the creation of a single person's domineering vision trailing in the dust of centuries past.

"Please make it clear that normally when (LA)HORDE gives interviews, all three of us participate as one voice," Harel requested, noting that the notion of collectives is not widely accepted in France, where "everyone is so individual."

The three creators entered adolescence at the outset of the Internet explosion, which means they and online communication opportunities grew up together. Today, with the Internet and social media firmly in place, the trio like to call their work "post-Internet."

"We see post-Internet as an art movement that, thanks to the Internet, allowed artists throughout the world to communicate with each other. The Internet has the power to communicate everywhere and it's accessible to everyone."

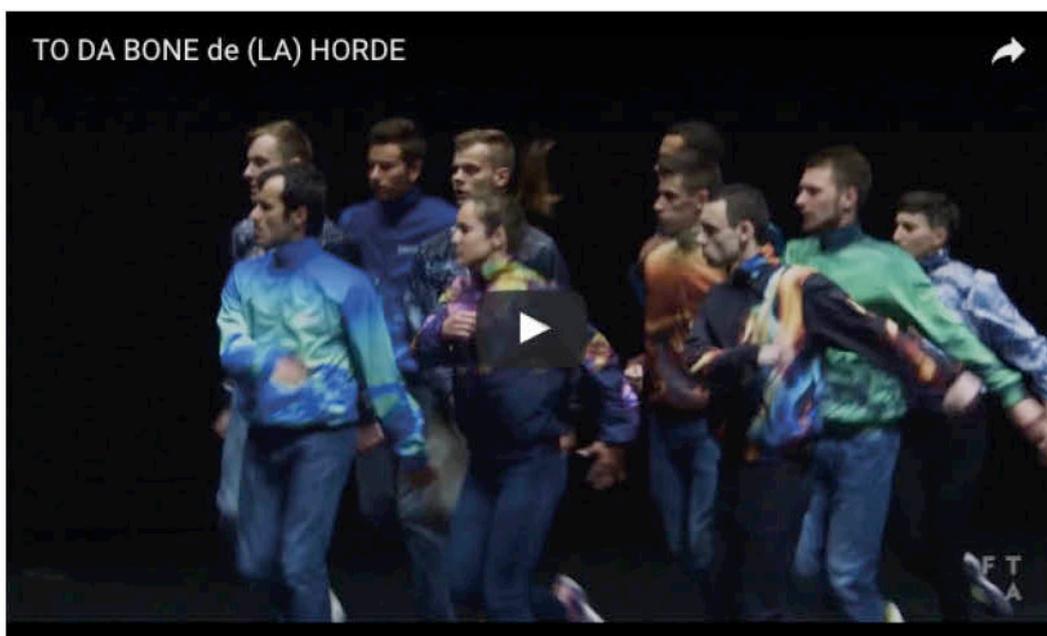
Sites like YouTube, Facebook and Dailymotion have become dance teaching aids for innumerable people.

"Often they are living on the periphery and don't think about going on stage, but thanks to the Internet, they can practise in the privacy of their own rooms. When they need more space, they dance outside behind their homes or in public squares. They film their dances and put them online so that their peers can see them and make comments. We look on these amateur dances as emancipatory gestures that give people an artistic outlet."

RELATED

Festival TransAmériques gives Montreal a starring role

FTA: Gerard Reyes lets his body go with the flow



Along with the ensemble jumpstyle dancers of To Da Bone, the FTA is presenting Roque's jump-infested solo Bang Bang, which had its world première in Lyon, France in March.

Trained as a circus acrobat, Roque danced for Montreal choreographers like Sylvain Émard and Marie Chouinard before branching into choreography with solos such as *Projet In Situ*, *Ne meurs pas tout de suite*, *on nous regarde*, *RAW-me* and *Data*, a solo seen at the 2015 FTA.

Like *Data*, *Bang Bang* features almost constant movement. This time it's a bit more brutal, as he jumps and slams the floor under the glow created by master lighting designer Marc Parent.

"I put myself to a physical test with a huge number of jumps. There are no stops during the first 42 minutes of the 55-minute piece," Roque said in a recent interview. "The movement isn't refined or complex. It's intentionally simple in order to bring out interpretive nuances. There's a lot of repetition."

A thinking person's dancer who includes yoga and meditation in his training "to try to be as connected as possible to the reality of the moment," Roque explained that the idea behind *Bang Bang* came from scientific theories about creation. Of course, a leading theory is the Big Bang, in which the universe was created from a tiny particle that exploded billions of years ago.

"There's Einstein's theory of relativity and gravity, which gives rise to the idea of escaping gravity. Quantum theory talks about subatomic particles always in motion. String theory tries to reconcile the two. So I began choreographing sections to an 11 count, which is really tough for dancers used to (the commonly employed) eight count. The resultant discomfort and unbalancing was interesting for me and my body. From that came the idea of a work that demanded both physical endurance and an intellectual understanding that keeps me always in the present moment. I also wanted a sober performance with as little emotion shown as possible. You see sweat rather than pathos."

Spectators can watch *Bang Bang* either in empathy with Roque's physical efforts or in a more intellectual way. Perhaps like string theory, *Bang Bang* will succeed in reconciling the two.

AT A GLANCE

Critique



par Olivier Dumas

Il y a de ces spectacles qui capturent l'esprit du temps présent sans trop se laisser enfermer par les engouements instantanés ou les modes passagères. Du collectif français LA(HORDE), l'expérience de *To Da Bone* se révèle remplie de bruits, de révolte et de fureur, malgré la présence d'un segment inutile et laborieux au Théâtre Rouge du Conservatoire.

Les lumières s'éteignent et la production chorégraphique conçue par Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel s'amorce. Toute l'énergie d'une troupe de dix danseurs et danseuses originaires de neuf pays différents prend son envol et se déploie progressivement. Un danseur vient s'installer sur le plateau dépouillé de ses rideaux et autres artifices. Au centre de l'espace, sans aucune musique d'accompagnement, celui-ci scrute en silence le public, souvent médusé, vêtu de chaussures fluorescentes et d'un blouson coloré (comme ses compagnons et compagnes de scène). Un autre de ses partenaires se joint à lui, suivi d'une autre, jusqu'à ce que tous les membres du groupe forment un tableau d'ensemble. Après quelques instants de silence, le véritable spectacle peut commencer.



Crédit photo : Tom de Peyret

Les premiers mouvements exécutés ressemblent à ceux d'un entraînement militaire, avec ses pas bien marqués au sol et ses cris d'encouragement. Les artistes se déploient ensuite dans l'espace, parfois en harmonie, parfois en rupture avec les gestes des autres. Derrière la fougue de ces jeunes interprètes se dissimulent une rage et une révolte, autant celle d'hier que celle d'aujourd'hui. Pour les spectateurs qui ont fréquenté le milieu de la danse dans les années 1990 et début des années 2000, cette expérience peut évoquer un peu les grandes réalisations de Jean-Pierre Perreault (*Joe, Eironos*) quand les mouvements prennent de la force lorsque reproduits dans un même souffle en chœur par toute la distribution. De mémoire plus récente, la présente production se rapproche aussi de l'effet ressenti devant *Sideway Rain* dans l'édition de 2012 du FTA.



Crédit photos : Laurent Philippe

Dans une danse que la compagnie qualifie de post-Internet (réalité dont la création ne fait aucunement abstraction par ses nombreuses références), ses artistes reprennent les pirouettes et les sauts du jumpstyle (selon le programme), mais aussi du break dance et autres styles plus acrobatiques. Fait à souligner, les chorégraphes ont réuni une cohorte de jeunes qui n'avaient performé jusqu'à alors que devant leur caméra chez eux dans leur chambre ou leur salon. Ces derniers apprennent à performer d'une même voix, mais aussi à laisser paraître à l'occasion leurs divergences. À cet effet, *To Da Bone* réussit à conjuguer la force du groupe et la part d'individualité que chacun laisse poindre à des moments précis de la représentation. Par ailleurs, la composition sonore d'Aamourocean puise dans certains courants de musique industrielle et électronique, accentuant au passage ces sensations de violence et d'autodestruction qui minent ce portrait d'une société au bord de l'éclatement.

À la fois urbaine par ses pas saccadés sur le sol et contemporaine par sa volonté de s'affranchir de certains codes, la production se déroule dans sa première partie, une fois la glace brisée, avec un rythme effréné. Pourtant, après une demi-heure, la troupe cesse de bouger. L'un de ses membres fait descendre du plafond une longue barre noire horizontale pour y installer une toile blanche. Une caméra vidéo s'immisce également où l'un des cobayes s'amuse à filmer ses semblables, assis sur la scène et à enregistrer leur propos se déclinant dans diverses langues (dont le français et l'anglais). Cette séquence se veut une sorte de clin d'œil à notre époque obsédée par les modes narcissiques, les pulsions éphémères et les autoportraits. Pourtant, l'effet tourne rapidement en rond et rien d'intéressant n'émerge. Car la chorégraphie enflammée qui précède dit tout, sans avoir besoin de dire et de souligner à gros traits une ère où règne la dictature de l'image.

Or, dès que cet intermède cesse, la dernière partie subjuguée et frappe droit au cœur. Sous la fumée qui se dégage des projecteurs, les danseurs reprennent leurs mouvements, avec une énergie moins frénétique, mais tout aussi habitée. Les corps, comme des ombres sous les lumières, ressemblent à des créatures revenues de la mort ou des tragédies qui ont marqué l'histoire de l'humanité. La charge en devient plus bouleversante, et laissera certes des traces mémorables aux festivaliers. *To Da Bone* constituera certainement l'une des pierres marquantes de la présente édition du FTA.

FOCUS -252-FONDATION BNP PARIBAS

► Voir tous les articles : 252-Fondation BNP Paribas

[Recommander 1](#) [Partager](#) [G+1](#) [0](#) [Tweet](#) [✉](#) [🖨](#) [💬 0](#)

Création et nouvelles technologies

EXPLORER LES EFFETS D'INTERNET SUR LA DANSE

Publié le 16 février 2017 - N° 252

(LA)HORDE réunit trois artistes, Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel.

Très en prise avec le politique, ils explorent toutes sortes de média et font des propositions artistiques résolument nouvelles...



Crédit : Tom de Peyret Légende : Le Collectif (LA) HORDE : Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel.

Comment vous est venue cette idée de danse post-internet, que vous avez inventée ?

(LA)HORDE : Nous avons envie de nous intéresser à ce qu'Internet produit sur les corps. Internet est une forme d'extension du réel. Il donne une réalité plus grande à ce que l'on dit ou fait avec une puissance de propagation inouïe qui peut transmettre de la beauté ou des horreurs. Nous étions curieux de voir comment la danse allait évoluer sur ce terrain-là, avec des sites comme Numéridanse, qui permettent, gratuitement, un nouvel accès à la culture sans avoir accès aux lieux de diffusion répertoriés comme tels. Nous nous sommes lancés dans une réflexion sur la danse postée sur Internet.

« Internet est une forme d'extension du réel. »

Qu'en avez-vous retenu ?

(LA)HORDE : Nous trouvons le rapport au *offline* et *online* très symptomatique de notre époque. Qu'est-ce qu'on décide de rendre public ? Quel est le mode de transmission, d'apprentissage ? Internet est une mise en scène de soi-même et un lieu de partage incroyable. C'est un miroir déformant qui interroge les modes de représentation ! Quand les fabricants de téléphones ont mis la caméra des deux côtés, ils ont provoqué une révolution.

Qu'est-ce que le Jumpstyle que vous développez depuis deux ans et dont vous faites le centre de votre future création *To Da Bone* ?

(LA)HORDE : C'est une danse issue du Hardstyle calée sur 150 à 170 bpm, très rapide, très cardiaque. Pratiquée en chambre, elle est filmée et postée sur internet pour la partager avec une communauté de Jumpers, hors des circuits culturels, avant de se développer dans l'espace public avec toutes sortes de nuances. Une séquence de jumpstyle dure en moyenne 25 secondes pendant lesquelles les jumpers lâchent toute leur énergie. Par le Net, ces vidéos circulent dans le monde entier. Ça nous a interpellé et donné envie de rencontrer ceux qui la pratiquent. Puis de créer une pièce plus distanciée, une sorte de fiction, à partir de leur pratique d'auteurs-interprètes. Nous avons déjà fait une pièce de dix minutes pour Danse Elargie, cette fois nous nous lançons dans une pièce d'une heure.

Propos recueillis par Agnès Izrine

To Da Bone, créé en janvier à Charleroi Danses.

Techno hardcore sur l'autoroute des corps



Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel sont (LA)HORDE

(LA)HORDE explore le monde fascinant des vidéos de hardstyle postées sur Internet. Jumpstyle, hakken, tekken : le collectif extrait de ces danses une réflexion politique et esthétique, qu'il restitue à travers des films et des pièces chorégraphiques.

Texte : [Ainhoa Jean-Calmettes & Jean-Roch de Logivière](#)
 Photographies : [Louis Canadas](#), pour *Mouvement*

Has been avant même d'avoir tenté quoi que ce soit ? Marine Brutti et Jonathan Debrouwer entrent aux Arts déco de Strasbourg au moment où YouTube émerge et révolutionne notre rapport aux images. « *On regardait des films enregistrés par des gamins qui avaient piqué le téléphone de leurs parents et qui pouvaient être 100 fois mieux que ce qu'on voyait à l'école. Là, on s'est dit "mais merde, qu'est-ce qu'on va faire ?"* » se souviennent-ils, la trentaine aujourd'hui. Plutôt que de se lamenter, les deux amis préfèrent en tirer parti. « *Soit on décidait de s'éloigner de tout ça pour réaliser des films hyper bien produits, soit on se disait que c'était génial. Que ça permettait à tout le monde de montrer son point de vue et que de nouvelles écritures allaient apparaître.* »

C'est autour de ces écritures web qu'ils se lient d'amitié avec Arthur Harel, chorégraphe de quelques années leur cadet avec qui ils fondent (LA)HORDE en 2013. Soucieux de donner une réelle consistance à la notion de collectif, ils se forment une culture commune à mesure qu'ils explorent ce qu'ils nomment « les danses postInternet » : Des genres chorégraphiques intimement liés à la techno hardcore et qui prolifèrent sur le Web par vidéos virales interposées. Clin d'œil teinté d'ironie au monde de l'art contemporain, le concept s'achète aussi très bien au premier degré. Comme les plasticiens postInternet, (LA)HORDE navigue entre réalité et virtuel dans un jeu d'allers-retours et de débordements. Lors de la récente exposition *Lanceurs d'alerte* à la Gaité lyrique (Paris), ils projettent sur les quatre murs d'une pièce un site web créé pour compiler les clips amateurs de hardstyle, lui donnant ainsi la consistance d'un espace concret. On y croisait des enfants, plus fascinés qu'effrayés par le volume sonore, essayer de reproduire les pas de jumpstyle composés de sauts, rebonds et autres jeux de jambes sophistiqués. Également chorégraphe, (LA)HORDE s'applique aussi à extraire ces danses de leurs espaces domestique et virtuel, pour matérialiser sur scène l'énergie enfiévrée de leurs communautés.

Derrière ce gimmick qu'on aurait tort de balayer d'un revers de manche, (LA)HORDE est la première à formuler une réflexion poussée sur la manière dont les différentes techniques d'enregistrement vidéo influencent les styles chorégraphiques. Si le jumpstyle se danse principalement de profil, c'est que ce dernier est né dans la solitude de chambres d'ados belges à la fin années des 1990, une webcam statique pour unique miroir : les enchaînements sont pensés pour « *un cadre MSN Messenger* ». L'arrivée des selfie-sticks et des drones devrait changer la donne. « *Forcément avec les premiers, il y aura une tenue du coude, du poignet et une chorégraphie qui évoluera autour, et avec le second, une vision plus aérienne. Le principe de représentation et les contraintes d'enregistrement influent toujours sur le mouvement.* » Tellement évident que personne n'y avait pensé.

Hardstyle IRL

À peine moins geek que les danseurs de hardstyle, Marine, Jonathan et Arthur sont prolixes en histoires. Avec patience et pédagogie, ils décrivent comment les différents genres – shuffle, jumpstyle ou tekken – s'échelonnent en fonction du BPM ; ou commentent cette vidéo mythique où des gamins hollandais, aux mimiques d'adulte défoncé à l'ecstasy, dansent comme des dingues sur de la hardtek. Plus sérieusement, ils rentrent dans les détails historiques : « *Il ne faut pas confondre le jumpstyle et le gabber, né plus tôt en Hollande. Gabber ça vient de « chaver » qui signifie « mon frère » en argot d'Amsterdam. Les videurs de boîte, quand ils ne laissaient pas entrer un mec avec un look qui faisait un peu peur, genre crâne rasé et chaussures compensées, lui disait "Désolé mon frère, ça va pas être possible." La communauté gabber, ce sont les exclus qui se réunissaient en périphérie des villes pour faire la teuf et se déchaîner sur du son.* »

En 2013, le trio de (LA)HORDE s'envole pour le Canada afin de transmettre, tutoriels à l'appui, des pas de jumpstyle aux élèves de l'École contemporaine de danse de Montréal. À leur retour, ils ne peuvent réfréner un sentiment de culpabilité. « *Même si ça n'était pas pour nous les approprier mais pour les apprendre à des danseurs, on avait utilisé des gestes qui ne nous appartenaient pas, et ça craignait un peu.* » Ils décident alors de « remonter la chaîne », creusent l'histoire des danses hardstyle à travers le monde, et partent à la rencontre de ceux qui les pratiquent. « *Le jumpstyle est une danse éponge qui est pratiquée différemment d'un bout à l'autre de la planète. En Espagne, en France et en Italie par exemple, les kicks, les coups de pied vont être plus ancrés dans le sol. Aux États-Unis, il va y avoir plus de pointes et de slides. En Europe de l'Est, des spins hyperaériens orientés ballet russe avec des tenues de corps quasi militaires.* »

Le jumpstyle est une danse éponge. En Europe de l'Est, il y aura des spins hyperaériens orientés ballet russe avec des tenues de corps quasi militaires

Pour préparer leur installation-performance programmée à la Biennale de design de Saint-Étienne (2015), les trois amis passent de longues heures à traquer sur le Web les danseurs de la région Rhône-Alpes. « *Dans tout ce matériel chorégraphique* », leur choix se fixe sur deux danseurs, Kevin Martinelli (aka Mr. Covin) et Edgar Scassa (aka EDX, spécialité hakken), qui leur ouvrent les portes de la communauté. La première rencontre IRL à peine consommée, ces derniers deviennent les acteurs principaux de *Novacéries*, vidéo réalisée dans une usine désaffectée en plein mois de février. « *Au début du tournage, ils ne comprenaient pas où l'on voulait en venir. Mais ils étaient contents : on les avait repérés pour leurs capacités et leur potentiel hallucinant. On n'était pas venu dans une démarche misérabiliste de type : je m'intéresse à ta personne, d'où tu viens, de ce milieu postindustriel qui t'a permis de faire du jumpstyle.* » Dans ces images évanescences, les travellings millimétrés capturent un ballet de Fenwicks et des danseurs cagoulés, mauvaise conscience fantomatique de la désindustrialisation.

Pour Kevin et Edgar, ce film est un premier pas vers la reconnaissance de leur talent. « *Leurs potes, leur famille, tous leur disent que c'est une danse de loser total. C'est un style qui est vieux maintenant, c'est presque ringard.* » Les deux danseurs font aussi

partie de la distribution du premier long format chorégraphique de (LA)HORDE, *To Da Bone*. Cette pièce, prochainement créée au festival TransAmériques, tournera sur les scènes de France la saison prochaine, notamment dans les régions d'origine de certains interprètes. « *Pour la première fois, ils vont être reconnus en tant que danseurs par leurs proches, c'est hyperimportant.* » Pour le concours Danse élargie, une version courte de cette création a été présentée au Théâtre de la Ville. Lorsque la hardtek résonne enfin, après dix minutes de chorégraphie sans autre musique que le martellement des sauts et le crissement des baskets sur le plateau, il fallait voir cet air de défi que les interprètes adressaient aux spectateurs.

L'insurrection viendra du corps

Un peu malgré elle, (LA)HORDE est devenue le porte-parole des diverses communautés hardstyle. On pourrait lui reprocher ses punchlines faciles à imprimer si celles-ci ne trahissaient pas une volonté de ne jamais faire défaut aux danseurs. « *On transmet une culture qui n'est pas la nôtre, alors forcément on fait attention. On a construit notre vocabulaire comme le reflet de ce qu'ils ont envie de transmettre.* » L'exercice de communication n'est pas toujours évident pour ces jeunes créateurs qui ont aussi leur propre projet artistique à défendre. Un projet qui dépasse la simple transposition de pas, aussi virtuoses soient-ils, d'un espace intime à la grande scène d'une institution théâtrale. Nourrie de Michel Foucault ou de la pensée du Comité invisible, (LA)HORDE a une lecture politique de ces danses et de leurs réseaux. Avec le théoricien du biopouvoir, ils réfléchissent à ces « états de corps » proches de la transe, défouloir contre le confinement étrié des autoroutes corporelles du quotidien. Et même si le jumpstyle n'est qu'une « *cousinade kikou-love et apolitique du gabber* », qui a fricoté en son temps avec les mouvements néofascistes et les skinheads, ils se demandent si une insurrection de la jeunesse mondiale par le corps ne s'y joue pas malgré tout. Pour que ces différents niveaux de lecture se dessinent dans leur prochaine création, sans basculer dans un didactisme bas du front, (LA)HORDE travaille à mettre en trouble la perception des spectateurs. À ses heures perdues, elle ne peut s'empêcher de rêver d'un long week-end pour « *aller kiffer au premier degré* » une soirée hardstyle dans le Nord •

Aïnhua Jean-Calmettes & Jean-Roch de Logivière

> *Novacéries*, projections le 16 mars à la Gaité lyrique, Paris (Rencontres internationales de Paris) ; du 28 mars au 2 avril au Bucharest International Experimental Film Festival

> *To Da Bone*, création les 31 mai et 1^{er} juin au Festival TransAmériques, Montréal. En tournée 17-18 partout en France



LA TENUE COOL DE SOURCE

Par Ève Beauvallet

— 6 avril 2017 à 20:56

Le costume de danse s'est fait la malle, place au streetwear et au casual ? Loin des duos clinquants entre chorégraphes et couturiers, le vêtement ordinaire se décline à l'infini sur les plateaux contemporains. Descente aux vestiaires.



La tenue cool de source



C'est une histoire de coupe autant que d'image sociale : le rapport à la verticalité, au maintien, à la mobilité, est différent selon qu'on porte un costume ou un jean taille basse. «Elémentaire», répondraient les danseurs qui sont sans doute les mieux placés pour sentir à quel point le vêtement a un inconscient, une mémoire politique et une force motrice. Du moins le sentent-ils aujourd'hui. Car les chorégraphes n'utilisent pas les *basics* du dress-code contemporain depuis si longtemps. Au Centre national du costume de scène, l'exposition «Modes, à la ville, à la scène» explique que les costumes de danse ont parfois influencé les garde-robes de tous les jours (1). Le mouvement inverse est moins étudié mais mérite pourtant d'être interrogé : si le tutu vapoureux comme un nuage souligne bien l'idée du corps illimité, en apesanteur, du ballet, si le justaucorps académique de la danse moderne a effacé toute trace de narration - bref, si l'histoire de la danse peut se lire à travers son vestiaire, que nous racontent les jeans bruts et tee-shirts unis, les similis Stan Smith, les chinis et chemisettes pastel dont l'usage est tellement répandu sur les plateaux du XXI^e siècle qu'on les croirait devenus les nouveaux uniformes du danseur contemporain ? Au vu du contexte économique (en berne), où les budgets «costumes» apparaissent rarement comme la dépense principale des productions chorégraphiques, les *basics* de la rue sont-ils toujours des non-choix et des looks «faute de mieux» ? On les affectionne souvent sur les plateaux pour leur neutralité expressive, leur fonction silencieuse de «standard», capable de s'effacer pour que l'œil se focalise sur le mouvement. On en oublierait presque qu'ils furent un

jour, et demeurent parfois, tout l'inverse. Soit des partis pris politiques et esthétiques aussi puissants que les appels au «tous à poil».

Tee-shirts blancs portés cul nu

Dans les années 90, lorsque la danse a cherché à se repolitiser, en se liant plus étroitement aux préoccupations sociétales, elle l'a précisément fait en changeant de garde-robe - laquelle suivait alors principalement l'exubérance et le fantasme de la mode des *eighties* ou témoignait de l'influence de la danse-théâtre allemande de Pina Bausch et de ses costumes genrés (les hommes pieds nus en costumes, les femmes en robe de bal). En contraste, les frondeurs de la fin de siècle, dans une optique radicalement anti-spectaculaire, ont imposé sur les plateaux le dress-code le plus brut de la rue. Soit celui qu'avaient précédemment utilisé les avant-gardes américaines des années 70, lorsqu'elles brouillèrent les frontières entre geste quotidien et mouvement dansé, espace civil et représentation spectaculaire, gens «next door» et personnages. En redécouvrant la *postmodern dance* américaine des *seventies*, les années 90-2000 imposèrent ainsi un nouveau vestiaire. Le *basic* est alors parfois travaillé comme costume à part entière, non narratif mais métaphorique (le jean brut noué sur la tête façon masque customisé ou les tee-shirts blancs portés cul nu de Boris Charmatz), utilisé comme marqueur social et temporel (c'est l'iconographie ambiance pub Levi's de Pascal Rambert, tout à sa quête d'un «corps contemporain») ou revendiqué comme «non-costume» à tel point qu'il en redevenait un à sa manière, si l'on repense au *casual* de Mathilde Monnier qu'un ancien danseur de sa compagnie commente ainsi :
«Aucune image narrative, aucune force de sublimation ou d'expressivité et même aucun confort articulaire dans les costumes de Mathilde, qui étaient systématiquement les mêmes à quelques détails près. Il s'agissait de coller le réel dans un espace dévolu à la représentation et de montrer que les danseurs ne se transfiguraient pas - ce qui nous rendait sans doute plus fragiles.»

Unissons et uniformes

Depuis, excepté quelques pièces aux tenues pétaradantes, la grammaire du quotidien et ses diverses mythologies se sont répandues partout. Aujourd'hui, le flux de pièces introspectives semble diminuer au profit d'un souci renouvelé pour les ensembles. Comme en témoignent quelques récentes pièces chorales qui partagent souvent les mêmes préoccupations : comment former un groupe chorégraphique solidaire sans revenir à l'unisson militaire, comment partager une identité plastique sans revenir à l'uniforme vestimentaire ? Les réponses apportées par les costumes de Rachid Ouramdane dans *Tenir le temps*, de Christian Rizzo dans *D'après une histoire vraie* ou d'Olivier Dubois dans *Auguri* se tournent toutes vers le monochrome : des vêtements de ville disparates dans les coupes et les matières (jeans, shorts, sweats en coton) mais liés par une unité chromatique (vert chez Ouramdane, gris chez Rizzo, bleu chez Dubois). Différents à l'échelle micro, cohérents à l'échelle macro. De l'ordinaire stylisé. C'est sans doute cette façon de flirter à nouveau avec le costume-uniforme, qui apparaît comme un trait particulièrement notable dans la chorégraphie actuelle. Qu'elle se serve

du casual dont nous parle ci-contre Christian Rizzo, du sportswear branchouille que décrypte Jan Martens, ou du vêtement communautaire que commente pour nous Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel du jeune collectif (La)Horde.

(1) «Modes, à la ville, à la scène», exposition au Centre national du costume de scène, Moulins (03). Jusqu'en septembre.

Christian Rizzo: «Partir d'un oignon géant qu'on épluche pour trouver un corps reconnaissable»

«Lorsque j'ai commencé à chorégraphier, j'utilisais la plupart du temps des tenues très baroques, à fort pouvoir fictionnel, onirique. C'était l'époque des créateurs comme Alexander McQueen. Je conférais au costume le pouvoir de créer sur scène des corps hybrides, fantasmés, cachés, des corps transformés en purs contenants polysémiques. Mais très vite, j'ai déplacé cette charge narrative dans la scénographie. Au départ, j'ai donc placé des corps "étrangers" dans des décors réalistes puis j'ai inversé en travaillant des corps quotidiens dans un espace qui ne l'était pas.

«Un costume en particulier m'a servi de transition, un vêtement iconique que j'ai utilisé dans plusieurs pièces et qui appartenait à la fois au réalisme de la rue et au domaine de l'étrange, du nocturne, de la dissimulation : c'est le sweat-shirt à capuche. C'est le premier costume "casual" que j'ai utilisé. J'ai aujourd'hui l'impression d'être parti d'un oignon géant que j'aurais épluché pièce après pièce pour trouver au final un corps "reconnaissable". Il n'y a jamais de "non-costumes" dans mon travail, même dans une pièce comme *D'après une histoire vraie* : l'essentiel de l'attention est focalisée sur le comportement et non plus sur le vêtement, mais les choix chromatiques dérèglent discrètement les habits. Dans *le Syndrome Ian*, les pantalons à pinces noirs et les chemises blanches, c'est clairement un uniforme *eighties* - époque de mutation des danses de club sur laquelle je travaille dans cette pièce.»

«Le Syndrome Ian», du 26 au 28 avril au Théâtre national de Chaillot, 75016. Et «Ad noctum», les 4 et 5 mai à Pôle Sud, Strasbourg (67).

Jan Martens «Utiliser du sportswear bariolé pour faire un portrait amer du danseur contemporain»

«*The Dog Days Are Over* commence comme une pièce minimaliste des années 80 : un travail de bonds répétés puis développés et transformés. Le seul élément qui permette de certifier qu'on est bien en 2017, ce sont les costumes. D'une part, parce qu'ils viennent des magasins American Apparel que fréquentent autour de moi la quasi-totalité des danseurs et des chorégraphes de ma génération, souvent parce que les coupes sont simples et la gamme chromatique très large, mais aussi parce qu'on y trouve des pièces sportswear bariolées, très stretch et pétaradantes comme celles que j'utilise ici. C'était évident pour moi de choisir cette marque parce que la pièce propose un portrait amer du danseur contemporain, comme un pion exécutant, tout à son culte de la performance, de la *body culture*.

«On sait aussi qu'on n'est pas dans les années 80 parce qu'à l'époque, dans les pièces minimalistes, les costumes auraient certainement tous été les mêmes. Si l'on trouvait des vêtements de rue, c'étaient encore des uniformes, comme chez Anne Teresa De Keersmaeker, par exemple. Dans la mesure où ma prochaine pièce proposera une succession de tableaux de registres très divers, voire contradictoires, le costume prendra une place prépondérante - c'est d'ailleurs la première fois que je collaborerai avec un spécialiste.»

«The Dog Days Are Over», les 4 et 5 mai au Centre dramatique national de Montpellier (34).
Et «Ode to the Attempt», du 6 au 9 juin au Théâtre des Abbesses, 75018.



Collectif (La)Horde: «Fédérer le groupe et utiliser le costume comme symbole d'appartenance»

«On sait à quel point le costume, par son appartenance sociale, son degré de réalisme et de plasticité, oriente un discours. Donc le moment de le choisir est toujours crucial pour nous, a fortiori pour la création de *TO DA BONE* puisque nous travaillons avec une communauté de danseurs (de jumpstyle) venus de neuf pays différents et qui sont dans un style plutôt *casual normcore*. Nous voulions fédérer le groupe et utiliser le costume comme puissant symbole d'appartenance. Les vestes que nous avons choisies sont déjà pour eux des vêtements de scène, ils ne les utilisent pas au quotidien, mais uniquement dans leurs vidéos, quand ils vont en soirée, ou en festival, donc dans un sens quand ils sont en représentation. Ces vestes sont liées à l'esthétique du *gabber*, des teufeurs, du vêtement prolétaire du nord de l'Europe et de l'Italie. Travailler avec eux nous a confrontés à des questions d'appropriation culturelle et ce fut tout de suite une évidence qu'ils puissent conserver sur le plateau leur identité vestimentaire *hard dance*, même si elle est mise en scène. Tout en assumant aussi de délocaliser leur geste sur un plateau. On a donc travaillé avec des vestes de marque 100% Hardcore (Pays-Bas) et Australian (Italie), en intervenant plastiquement par le choix des modèles les plus abstraits et la répartition des couleurs dans les tableaux chorégraphiques.»

«TO DA BONE» en septembre au Théâtre de la Ville (version courte), le 27 à la Biennale de Charleroi (version longue) et en tournée nationale en 2018. ◀



A la découverte des danses "post-internet"



 21.01.2017  2 min

Grâce à Youtube, des milliers d'autodidactes apprennent des danses sur Internet. Autour du jumpstyle est née une communauté mondiale. Le collectif d'artistes (La) Horde, vient de lancer une plateforme dédiée à ces danses "post-internet". Et expose ces vidéos sur les murs de La Gaité lyrique.



Danseurs de jumpstyle (capture d'écran)

Le web propage tout, même les gestes. Vous avez sûrement déjà vu passer l'une de ces vidéos qui se partagent par milliers. Celles qui consistent à remettre son pantalon sans les mains, ou à se figer comme un mannequin... Ou encore le "dab". Définition rapide, en très gros : tendez le bras gauche vers l'arrière, pliez l'autre et placez rapidement votre visage dans le creux du coude. Pour mieux comprendre aller plutôt voir sur Youtube. Ou regardez les vidéos du footballeur Paul Pogba qui en a fait sa marque de fabrique .

Ces phénomènes finissent souvent par être repris par des marques, des politiques. Même Hillary Clinton. (Notez que quand on en est là, c'est que la fin est proche.) Il y a dans ces sortes de danses virales, l'effet d'une grande chaîne numérique. Inventer ces gestes, se filmer puis partager ces vidéos, c'est comme participer à une sorte de ola géante, aussi mondiale qu'éphémère.

Jumpstyle

A côté de ces buzz émergent de véritables communautés, autour de gestes chorégraphiques. C'est ce qu'explore (La) Horde, un talentueux collectif au confluent de la danse, des arts visuels et de la performance. A l'origine de ce collectif, trois artistes, Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel. Nourris des mêmes livres, spectacles, d'influence communes.. et de Youtube. C'est là qu'ils ont découvert le *jumpstyle*. Au départ c'est un genre de musique électronique .

Le direct



12h50 > 13h58
Des Papous dans la tête:
Les Papous font le point

Suivez France Culture



Abonnez-vous à nos newsletters

Recevez, au rythme voulu, le meilleur de France Culture

[Je m'abonne !](#)

Les plus consultés

20.01.2017

La longue marche des femmes : 9 voix du féminisme à redécouvrir

1



21.01.2017  52 min

Détrompez moi : conversation sur la bande dessinée Répliques

2



20.01.2017  20 min

Aude Picault : "Je fais le portrait de femmes qui travaillent, ont des enfants tard, et qui sont finalement assez

3

dépassées"
Paso doble, le grand entretien de l'actualité culturelle

19.01.2017

Teresa Shook, l'inconnue à l'origine de la "Women's March"

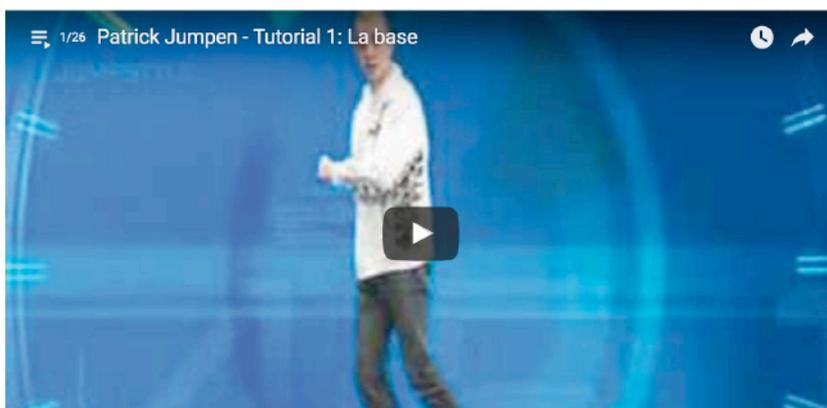
4



Ca donne une danse très dynamique, avec de petits pas sautés. Le rythme est très très soutenu. Au point que chaque session ne dure qu'une vingtaine de secondes et que ceux qui le pratiquent ont en général moins de 25 ans.

Le *jumpstyle*, c'est avant tout une danse de salon. Au sens propre. Ou plutôt de chambre. Le processus est à peu près toujours le même. Un jeune découvre une vidéo sur Internet, il apprend seul, avec des tutoriels parfois être posté à l'autre bout du monde, puis se filme en train de danser dans sa chambre, et poste la vidéo sur youtube. Avec le temps il a besoin de plus de place, il va dans son salon, puis dans son jardin, puis dans l'espace public. Dans ce passage à la représentation publique, il est tout à fait fascinant d'observer les arrière-plan des vidéos : chambre d'ado, parking d'une zone périurbaine ennuyeuses, un petit village belge ou une banlieue américaine. Souvent des endroits où les institutions culturelles sont lointaines.

Si vous voulez essayer, vous trouverez des tas de tutos sur Internet comme [ici](#) Voici déjà la base.



C'est aussi vrai d'autres danses du même style comme le hakken, le tekstyle ou encore le shuffle.

"Danses post-internet "

Le collectif La Horde a lancé une plateforme numérique qui rassemble ces vidéos. Et ceux qui passent qui passent à Paris pourront voir jusqu'à fin janvier à La Gaité Lyrique une installation à 360 ° avec les vidéos du site. (La) Horde appelle ça parle les "danses post-internet". Par ce terme, emprunté à l'art contemporain, ils ne désignent pas seulement une inspiration venue des réseaux. Mais aussi une implication différente du corps. Ces danses sont pensées pour l'écran. : il faut dansee de profil pour montrer tous les gestes, il faut que cela reste toujours dans le cadre, sans mouvement de caméra. Surtout, ces danseurs autodidacte créent une communauté mondiale. Et ce qu'observe (La) Horde c'est la manière dont chaque culture amène sa spécificité dans une sorte d'_esperant_o du geste. Chez les danseurs de *jumpstyle* des pays de l'Est, ils voient l'influence des ballets russes. Plus de pirouettes, une meilleure tenue du buste....En Californie, les pointes qui ont déjà rencontré le *hip hop*, apparaissent aussi dans le *jumpstyle*.

Autre caractéristique du processus, le va et vient entre ce qui se passe en ligne et hors ligne. Certains danseurs se retrouvent physiquement dans des championnats, avec des ligues, qui s'affrontent dans des *battles*, sorte de concours de performances. La Horde mène d'ailleurs un travail chorégraphique, en plateau avec certains d'entre eux. Comme l'an dernier au Théâtre de la Ville à Paris pour le concours danse élargie. Leur plateforme numérique qui rassemble ces vidéos. Une manière collective de définir les "danses post-internet". Mais aussi d'archiver ces nouveaux gestes.

 S'abonner à nos newsletters

 28.01.2017 @ 5 min **5**
Hedy Lamarr : torpilles, GPS et glamour
La Vie numérique

 28.01.2017 @ 5 min **6**
Sexisme à Hollywood: le cri d'alarme de Reese Witherspoon et les chiffres accablants
Le Journal de la culture

 28.01.2017 @ 53 min **7**
Le corps des femmes en marche
Les Chemins de la philosophie

 21.01.2017 @ 44 min **8**
Qu'est-ce que le populisme ?
L'Atelier du pouvoir

 11.01.2017 **9**
La fabrique des imposteurs et la toute puissance du pervers narcissique

 19.01.2017 @ 28 min **10**
Accoucher dans la violence 2/2
Les Pieds sur terre

L'équipe

Production
Catherine Petillon

Suivre l'émission



Le monde passionnant des "dances post-Internet"



Des communautés de jeunes danseurs pratiquent des danses qu'ils ont majorité apprises sur YouTube. Le collectif (LA)HORDE rend visible leur travail à la Gaîté Lyrique.

 **Claire Richard** · Publié le 20 janvier 2017 à 10h16

Au milieu d'une ville neutre, sur un quai de gare de petite ville, sur une place de Berlin, au milieu d'un parking, des jeunes gens se mettent à danser. Ça dure une vingtaine de secondes en moyenne, c'est une explosion d'énergie sur une musique électro aux beats lourds et saccadés.



Leurs images sont partout sur YouTube et depuis la semaine dernière, sur les murs d'une des salles de la Gaîté Lyrique, à Paris.

Défilant sur les murs, disparaissant et apparaissant, elles plongent le spectateur dans l'univers parallèle de ce que le collectif (LA)HORDE, qui travaille avec ces danseurs et leurs vidéos depuis plusieurs années, appelle « les danses post-internet ».

À CHAUD

#TRUMP #ETATS-UNIS #WOMENSMARCH

AUJOURD'HUI

11:19 **#Tennis Jo-Wilfried Tsonga qualifié pour les quarts de finale de l'Open d'Australie** »



11:17 **#Israel Netanyahu annonce qu'il va s'entretenir avec Trump dimanche soir** »

PLUS DE NEWS

Le jumpstyle

Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel sont trois jeunes artistes. Les deux premiers viennent des arts déco, le troisième de la danse. Réunis depuis plusieurs années en un collectif, (LA)HORDE, ils travaillent à l'intersection de la danse, des arts visuels et de la performance. Ils se nourrissent de spectacles, de films, de livres... et de vidéos YouTube. C'est là qu'ils ont découvert le jumpstyle - de la façon dont tout, toujours, se découvre sur YouTube : par la grâce de l'algorithme.

C'est une vidéo de « club kids », des enfants dansant en rave dans une banlieue hollandaise, qui les mène à leurs premières vidéos de jumpstyle. Fascinés, ils découvrent tout un univers de danse dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Car le jumpstyle existe d'abord et surtout en ligne, hors des radars de la culture majoritaire. C'est pourquoi les trois jeunes artistes l'ont appelée danse « post-internet », en référence au mouvement d'art contemporaine du même nom. Comme d'autres danses du même style comme le hakken, le tekstyle ou encore le shuffle, le jumpstyle s'apprend seul, grâce aux tutoriels que d'autres solistes mettent en ligne :



Ces danses se pratiquent souvent d'abord en solo : les danseurs se filment le plus souvent d'abord dans leur chambre, puis dans leur salon, puis, parfois, à plusieurs dans la rue.

Mais elle reste beaucoup une « danse de soliste », explique (LA)HORDE :

« C'est un mouvement qui « se forme en marge de tout groupe physique » : certains danseurs sont parfois seuls dans leur région, dans leur pays. »

Le lien entre les danseurs se fait réellement par Internet : les danseurs postent les vidéos, en regardent et l'apprentissage et la communauté se développent ainsi, par va-et-vient entre les mondes online et offline.



Le jeune collectif, qui travaille alors activement à se créer des référents communs (ils regardent les mêmes spectacles, voient les mêmes films etc pour avoir "une mémoire commune") est profondément « fasciné » par cette communauté :

« Ce sont plus que des amateurs (un mot que nous aimons pourtant beaucoup, car l'amateur, c'est celui qui aime), ce sont des autodidactes.

Comment la passion leur est-elle venue ? Comment trouvent-ils ce qu'il leur faut dans cette communauté, comment ils forment leur propre mouvement en marge de tout groupe physique ? »

« Un vrai geste de liberté »

La danse est très physique, intense et ne dure en moyenne que 25 secondes.

« C'est une explosion d'énergie, un vrai geste de liberté, qui nous importe beaucoup »

expliquent (LA)HORDE.



Beaucoup des danseurs qu'ils ont rencontrés sont souvent isolés géographiquement : ils habitent souvent en zones péri-urbaines, dans de petits villages belges, des banlieues hollandaises...

Beaucoup viennent aussi de milieux où la danse et la culture « légitime », le théâtre, les spectacles de danse... sont loin d'être donnés.

La danse devient alors un lieu de révolte et d'explosion d'énergie :

À DÉCOUVRIR



Comment voyager dans un hôtel de luxe à moins de 100€ ?

SPONSORISÉ PAR VERYCHIC MAGAZINE



2 à 3h d'apprentissage par semaine suffisent pour apprendre une...

SPONSORISÉ PAR BABBEL



Warum dieses fesselnde MMO-Strategiespiel...

SPONSORISÉ PAR APPREVIEWS MAGAZINE

Patrick Bassot, unique et invisible conseiller général Front national

L'Obs

Il crache sur des passants en hurlant : « Par Saint Georges ! »

L'Obs

« Beaucoup nous ont dit que c'est vital pour eux de tout donner dans le jumpstyle. Ils ont souvent un rapport passionné, hyper-sensible à cette danse. Pour eux s'y joue quelque chose de très fort d'un point de vue émotionnel. »

L'installation de la Gaîté Lyrique rend compte de l'importance de ces affects. La musique est saturée, les vidéos sont en grand format et tout autour du spectateur. Avec l'idée, expliquent les artistes, que l'effet d'immersion permette

« de comprendre la danse dans son propre corps »

Et c'est vrai que le geste est contagieux et que l'envie nous prend, au milieu de ces vidéos, de soi aussi, sauter sur place avec fureur et délectation.

« le geste de liberté qu'ils font nous importe beaucoup »

L'excitation, la révolte, ces corps qui explosent dans le paysage urbain sont, pour la commissaire de l'exposition Marie Lechner, un écho métaphorique du thème principal de l'exposition.

« Le jumpstyle exprime l'impatience des corps, la révolte de ces jeunes qui peinent à exister, à se faire entendre, si, ce n'est sous la forme d'une danse énermée sur place. »

Mais c'est surtout la manifestation de la richesse des communautés en ligne et des formes de vie sensible qu'elles mettent en circulation, voire qu'elles font revivre.

« Quand on passe du temps sur YouTube, on s'aperçoit qu'on y trouve énormément de vidéos de danse. Parfois des vidéos de danse font le tour du monde, sont reprises partout, comme un passage de relais. C'est quelque chose d'un peu magique, qui tient au geste comme langage universel. »

La danse post-internet, expliquent-ils, n'est finalement pas si différente des danses populaires. Simplement, au lieu de s'apprendre dans les bals, les boîtes ou les soirées, elles s'apprennent d'abord dans les chambres, grâce à des vidéos qui peuvent avoir été postées à l'autre bout du monde.

« Le monde online n'est pas là pour tuer le monde offline, mais plutôt pour l'augmenter. Plutôt que d'enfermer ou de retrancher du monde, il donne accès à plein de choses et permet de le nourrir. »

Une vidéo vue plus d'un million de fois mixe d'ailleurs de la musique de «jumpstyle » sur une vieille vidéo de danse co-saque :



Cet essaimage a un revers : celui de l'appropriation culturelle, un thème qui agite régulièrement les internets progressistes. L'appropriation culturelle, c'est ce qui fait que n'importe qui peut reprendre n'importe quoi sans se soucier du contexte culturel.

C'est une question que les membres de (LA)HORDE prennent très au sérieux, pour ne pas être les artistes venus de l'establishment qui viennent piller les richesses culturelles de ceux qui sont moins favorisés dans le monde social.

« Nous faisons très attention à ne pas être dans l'appropriation culturelle. Nous y réfléchissons beaucoup : quel est notre rôle par rapport à ça ? Comment aborder ces autodidactes ? »

Ils travaillent donc en collaboration étroite avec les danseurs. Leur prochain projet est une fiction autour du jumpstyle, avec des danseurs issus de la scène. Ceux-ci seront crédités comme auteurs-chorégraphes et les membres de (LA)HORDE comme metteurs en scène.

"L'idée c'est de faire une rencontre sans abîmer, de faire un déplacement sans s'approprier »

Ce travail sensible et juste, extrêmement contemporain, est à découvrir, avec le reste de l'exposition à la Gaité Lyrique jusqu'au 29 janvier, ainsi que sur la plate-forme lancée par (LA)HORDE.

Libération

21 janvier 2017

Art / La danse les deux pieds dans le Net

Au sein d'une exposition à la Gaité lyrique le collectif (La)Horde met en scène les pratiques chorégraphiques, tel le jumpstyle, développées via l'usage du Web.

Il y a encore quelque temps, on pensait que le harlem shake, le dab et autres embarrassantes danses virales disparaîtraient dans les catacombes du Net aussi vite qu'elles n'étaient apparues. On pensait également que le *jumpstyle* (cette virtuose danse freestyle développée via vidéos YouTube interposées par des ados) resterait à jamais inconnu hors de sa petite communauté d'adeptes de techno hardcore. Mais voilà qu'un jeune collectif d'artistes très connectés,

(La)Horde (Marine Brutti, Jonathan De Brouwer, Arthur Harel), choisit aujourd'hui de voir en ces nouvelles pratiques un terrain de recherche socio-esthétique fécond, jusqu'à leur offrir un écran conceptuel pur luxe sous le nom de «danses post-Internet». Une notion séduisante grâce à laquelle ils ont accroché des institutions comme la Gaité lyrique (qui les accueille en résidence pour le développement d'un site web participatif consacré au sujet) ou le Théâtre de la ville à Paris (qui accueillera à l'automne prochain *Da Bone*, création dansée par des *jumpers* venus du monde entier).

Booster. «Post-Internet», vraiment ? Dans la mesure où la majorité des danseurs hip-hop se servent aujourd'hui des réseaux sociaux comme *booster* de carrière et centre de formation, où les chorégraphes contemporains re-

découvrent et remixent des pans entiers du patrimoine grâce aux plateformes vidéos web (danses traditionnelles, anthropologiques, folkloriques), quelle pratique chorégraphique n'est donc pas «post-Internet» ?

Post-cool. A ceux qui les condamneraient trop vite pour délit de branchitude intello-pop, (La)Horde explique avec pédagogie : «*On doit les premières vidéos YouTube de jumpstyle, par exemple, à de jeunes danseurs qui se filmaient dans leur chambre avec leur webcam*, raconte Marine Brutti. *Et la question de l'usage, des allers-retours entre réel et virtuel, online et offline est passionnante : les communautés de jumpers sont nées sur le Net avant de se rencontrer physiquement.*» Outre l'esthétique insurrectionnelle de cette danse née au début des années 2000 dans les clubs d'Europe du Nord

(lire Libération du 14 août), on imagine vite ce qui a pu convaincre la Gaité lyrique d'inviter cette pratique «post-internet» dans son exposition «Lanceurs d'alerte» : «*Le Net a permis à ces danses des modalités de circulation, d'apprentissage et d'appropriation totalement émancipées de l'institution*», argumente Marine Brutti. Bien que la notion d'art «post-internet» soit déjà post-cool, ou disons pré-désuète dans le champ de l'art contemporain, accordons au collectif (La)Horde d'être les premiers à tenter de la transposer de manière tout à fait originale dans le champ chorégraphique.

EVE BEAUVALET

POST-INTERNET DANCE de (LA)HORDE dans le cadre de l'exposition **LANCEURS D'ALERTE** à la Gaité lyrique (75004). Rens. : Dansepostinternet.com

nova

LE GRAND MIX

<http://www.novaplanet.com/radionova/69636/episode-lanceurs-d-alerte-gaite-lyrique-danse-post-internet-avec-le-collectif-lahorde>

TURFUSCOPE

Par Camille Diaa

Chaque jour dans l'après-midi

Tous les après-midi de semaine de 15h à 16h, le turfuroscope met la jeunesse sur haut-parleur et scrute le monde de demain. Idées fraîches et nouvelles têtes, innovations et mouvements émergents : chez Nova, on pense toujours qu'il est possible de changer le monde. Alors on tend le micro à la génération à venir..



S'abonner

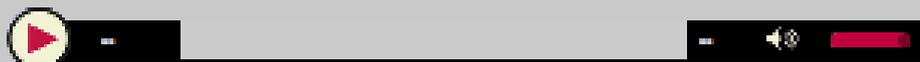
11 janvier, 2017 - 16:00

LANÇEURS D'ALERTE @ GAITÉ LYRIQUE : (LA)HORDE

Aujourd'hui dans le Turfuroscope, focus sur une figure de héros moderne : les **lanceurs d'alerte**, qui font l'objet d'un Grand Format à la Gaîté Lyrique du 11 au 28 janvier 2017. Un cycle qui s'attaque aux questions de surveillance de masse, de captation des données, etc, mais aussi de résistance, le tout par le prisme de l'art.

Parmi les collectifs invités : (la)horde, trio parisien qui explore à travers une installation à 360 le concept de danse post-internet. Rencontre sur place avec Manne Drutt, Jonathan Debrouwer et Arthur Haral.

turfuroscope



TRACKS

<http://tracks.arte.tv/fr/la-horde-dab-avec-les-loups>



10 décembre 2016 - 01:55

Un reportage de Justine Gourichon

Images : Diego Monet

Son : Antoine Benguigui

(La) Horde : Dab avec les loups

Ce collectif de danse contemporaine intègre à la scène des cultures qui ont écloso sur le Web.

Même quand elle penche du côté de l'urbain ou de l'avant-garde, on pourra toujours reprocher à la danse de ne pas être en phase avec son époque. Formé par des artistes qui ont grandi sur l'Internet, le collectif (La)Horde ne s'embarrasse pas d'une telle critique : ils vont chercher la danse là où elle naît, et tant mieux si c'est sur Youtube.

Créé par le trio Marine Brutti / Jonathan Debrouwer / Arthur Harel, le collectif donne une vie scénique à la danse post-Internet. Tombés dans le peer-to-peer et YouTube quand ils étaient petits, ils se repaissent de vidéos de danses virales pour concevoir leurs spectacles de danse contemporaine inspirée. "Harlem Shake", "Dab" ou le "Barbs" venu d'Arabie Saoudite, ces nouvelles danses gagnent en notoriété en une poignée de jours, devenant ainsi des phénomènes mondiaux aussi fugaces que populaires. Elles nourrissent aussi le discours de (La)Horde, qui s'en inspire en ajoutant une grosse dose de glitch, d'effets visuels et de culture pop.



Depuis 2015 et une commande de l'École de Danse Contemporaine de Montréal, (La)Horde se réapproprie le "jumpstyle", cette danse venue du Benelux et exécutée sur des sons gabber ou hardcore : sauts de zébulon, coups de pieds aériens et mouvements vifs des bras donnent le rythme d'un style qui se danse toujours au-dessus de 180 BPM. Interprété par des danseurs professionnels ou des jumpers autodidactes, le jumpstyle s'introduit dans les salles de spectacles et même dans un « film chorégraphique ».

**0158.
(LA)HORDE
x jumpers.**

Photography Tom de Peyret.
Styling Simon Pylyser.
Text Ève Chabanon.

(LA)HORDE est un collectif de trois artistes : Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel. Le répertoire de (LA)HORDE est protéiforme. Ils développent leur pratique à travers mise en scène, réalisation de films, installation vidéo, création chorégraphique, et performance.

Il y a un an, les Parisiens (re)découvraient le Gabber, grâce à une exposition rétrospective accueillie en avril au Point Éphémère. *"Elle retraçait l'histoire du mouvement et mettait en regard documents d'archives et œuvres contemporaines. [...] On y retrouvait d'une part des photos, vidéos, flyers, pochettes de CDs, affiches des années fortes du mouvement et d'autre part des œuvres d'une nouvelle génération d'artistes et de stylistes tirant leur inspiration de cette imagerie puissante et radicale"* annonce GABBER, le rassemblement dédié, dont le nom se différencie de celui du mouvement original par ses lettres en haut-de-casse placées comme un cri du cœur.

"Gabber, get in the car. – Pump some of that gabber music! – Those gabbers are dancing like

crazy!". Ces quelques exemples accompagnent la définition d'un certain Chris Beddow sur Urban Dictionary. L'origine du terme remontrait, selon lui, au mot yiddish signifiant "ami" et aurait été démocratisé par un vider néerlandais au bâchage facile de type : "Gabber (comprenez 'dude' ou 'brother'), ça va pas le faire". Il faut bien admettre que le gabber fait mauvais genre. On le rapproche à tort du néo-nazis, avec lequel il partage, au-delà d'une tendance capillaire rasée, un goût pour le bomber, les marques tendanceuses Lonsdale et Fred Perry et une certaine agressivité - mais non spécifiquement dirigée. Le gabber ne se réclame pourtant en rien du national-socialisme, mais bien plutôt d'un style particulier de techno hardcore (ou 'early hardcore') passé dans les clubs par des DJs de Rotterdam à la fin des années 90.

Près de 15 ans plus tard, le collectif (LA)HORDE découvre une vidéo virale, lors d'une résidence au Canada. *"où des kids Hollandais d'une douzaine d'années se donnent dans une rave party sur de la techno. Après quelques recherches nous sommes arrivés au JumpStyle : un mouvement cousin du Gabber*

dans le sens où l'on retrouve un certain nombre de gestes." (LA)HORDE s'empare alors du sujet et l'expérimente avec un ballet de quinze danseurs en dernière année d'étude à L'École Contemporaine de Danse de Montréal. Ils développent ainsi *Avant les gens mouraient*, une pièce chorégraphique basée sur la réinterprétation des deux mouvements mainstream. *"La question était alors, qu'est ce qu'on va leur mettre dans les pattes pour créer un défi réel, poser de vraies questions par rapport à leur pratique du corps ? Nous avons donc pensé proposer quelque chose de nouveau autant pour eux que pour nous et ce quelque chose c'était le Jump..."*

Le JumpStyle est un mouvement populaire né en Europe, dans la continuité du Hardstyle (style musical provenant du Gabber). Dans les années 2000, le mouvement se popularise grâce à l'émergence des sites d'hébergement vidéo et plus particulièrement grâce à un certain Patrick Jumpen (danseur et producteur de musique JumpStyle) qui aurait, selon la légende, obtenu plus d'un million de vues sur YouTube avec une vidéo tournée dans un commissariat.

(LA)HORDE is a collective of three artists Marine Brutti, Jonathan and Arthur Harel Debrouwer. (LA)HORDE' repertoire is protean. They develop their practice through staging, film, video installation, choreography, and performance.

April last year, Parisians were (re)discovering Gabber, thanks to a retrospective exhibition organised at the Point Éphémère. *"It covered the history of the movement, drawing from archives and contemporary works. [...] There was one side with photos, videos, flyers, album artworks, posters dating from the movement's heyday and on another side with art from a new generation of artists, stylists, inspired by those powerful and radical visuals,"* announces GABBER, the dedicated gathering, whose name stands out from the original movement's with its upper case letters delivered like a cry from the heart."

Gabber get in the car. - Pump some of that gabber music! - Those gabbers are dancing like

crazy!". Those few examples complete a certain Chris Beddow's definition on Urban Dictionary. The origin of the word, according to him, dates back to the Yiddish word for "friend" and was said to have been popularised by a Dutch bouncer with a loud mouth. "Gabber" you're not getting in tonight ("in the sense of 'dude' or 'brother'). It must be said that the gabber sticks out in a bad way. He is mistakenly associated with neo-nazis; with whom he shares, besides a short trimmed hair style, a taste for bomber jackets, the dubious brands Lonsdale and Fred Perry, and a certain aggressiveness - although not directed at anything in particular. The gabber doesn't revere to national-socialism, but rather to a particular style of hardcore techno (or 'early hardcore'), that was played in clubs by DJs from Rotterdam at the end of the 90s.

Almost 15 years later, the (LA)HORDE crew, discovers a viral video during their residence in Canada. *"where Dutch kids, who were around twelve, were giving it their best on techno*

music in a rave party. Pushing our research we then found out about JumpStyle: a genre close to Gabber, regarding the similarity of some of the moves." (LA)HORDE then picks it up and experiments with a ballet of fifteen dancers in their final year at the Ecole de danse contemporaine de Montréal. They set up *Avant les gens mouraient* (translated as *People used to die*), a choreography based on the reinterpretation of both mainstream movements. *"The question was then about what to feed them to make this a true challenge, ask real questions about how they make use of their body. We then sought to offer something new as much for them as for us and this was Jump..."*

The JumpStyle is a popular movement started in Europe, following on from Hardstyle (musical style stemming from Gabber). In the new millenium, the movement becomes more popular thanks to the rise of sites hosting videos and especially thanks to a certain Patrick Jumpen (dancer and JumpStyle music producer) who,

Le JumpStyle est donc, la combinaison d'un genre de musique électronique et d'une danse qui s'effectue par petits pas sautés à chaque kick de la musique dont le tempo est généralement situé entre 150 et 170 BPM.

Le jumper, à la différence du gabber, se regroupe donc principalement hors des lieux bâtis. Il s'initie ainsi à la maison, en comptant sur des tutoriels et communique avant tout via Youtube, par vidéos et commentaires interposés. Cette pratique, que l'on pourrait qualifier de 'domestique', revisite de la sorte le lien social observé jusqu'alors dans la plupart des subcultures. *"Personne ne se pose la question de l'influence des courants internet sur la pratique des danses populaires, alors que cela modifie beaucoup de choses, notamment en terme de transmission – explique LA(HORDE) – avec le JumpStyle, les danseurs se rencontrent d'abord sur internet puis fédèrent du monde pour se retrouver dans le réel et pratiquer ensemble dans des ligues ou des battles. Ces rencontres permettent de renforcer*

la communauté et d'échanger sur la technique. Il faut savoir que le JumpStyle est une danse extrêmement intense d'un point de vue cardiaque. Si tu n'as pas la condition physique pour tenir, tu ne peux pas suivre. On a remarqué que, dans les soirées Gabber, les DJ envoyaient la sauce puis coupaient subitement les basses pour faire redescendre la tension inhérente au son. Sans cela, tu ne t'arrêtes plus de danser. Il faut cependant que ton corps se calme.

Selon Edx, "il faut beaucoup d'entraînement et ça demande beaucoup d'énergie. C'est pourquoi un solo de JumpStyle dure entre 25 et 45 secondes. Physiquement, à la fin d'un solo, on peut se sentir épuisé, avoir l'impression de s'être dépassé."

Avec Avant les gens mouraient, (LA)HORDE s'empare donc d'une subculture et la travaille avec des danseurs professionnels non initiés. "En terme de réappropriation, on pourrait dire qu'on a pris ce style et que nous le leur avons inculqué. Sauf que nous l'avons fait dans les

règles de transmission du JumpStyle, c'est à dire par tutoriels Youtube, via internet, sans démonstration physique de notre part. D'une certaine manière, nous étions tous apprentis dans le sens où nous avons construit à partir d'une matière qui nous échappait aussi. Nous n'avons donc pas à proprement parler fait du JumpStyle, mais construit autour du JumpStyle."

De retour en France, le collectif est invité à investir la friche de la Biennale Internationale du Design de Saint-Etienne. "Nous avons lancé une recherche intensive et avons découvert toute une communauté de jumpers dans la région. Puis nous en avons invité certains à collaborer avec nous". Débute alors le tournage de Novaciéries, un film où s'entrecroisent des images cinématographiques réalisées avec une équipe de cinéma, des captations de performance *in situ* et des vidéos sélectionnées dans les archives des jumpers – le tout sur fond de 'Hardcore to the Bone', hymne Hardcore scandé par la chanteuse lyrique Eve Coquar.

legend has it, got over a million views on YouTube with a video shot in a police station. So JumpStyle combines an electronic music genre and a dance made of little jumps synchronised with the beat of the music generally played between 150 and 170 bpm.

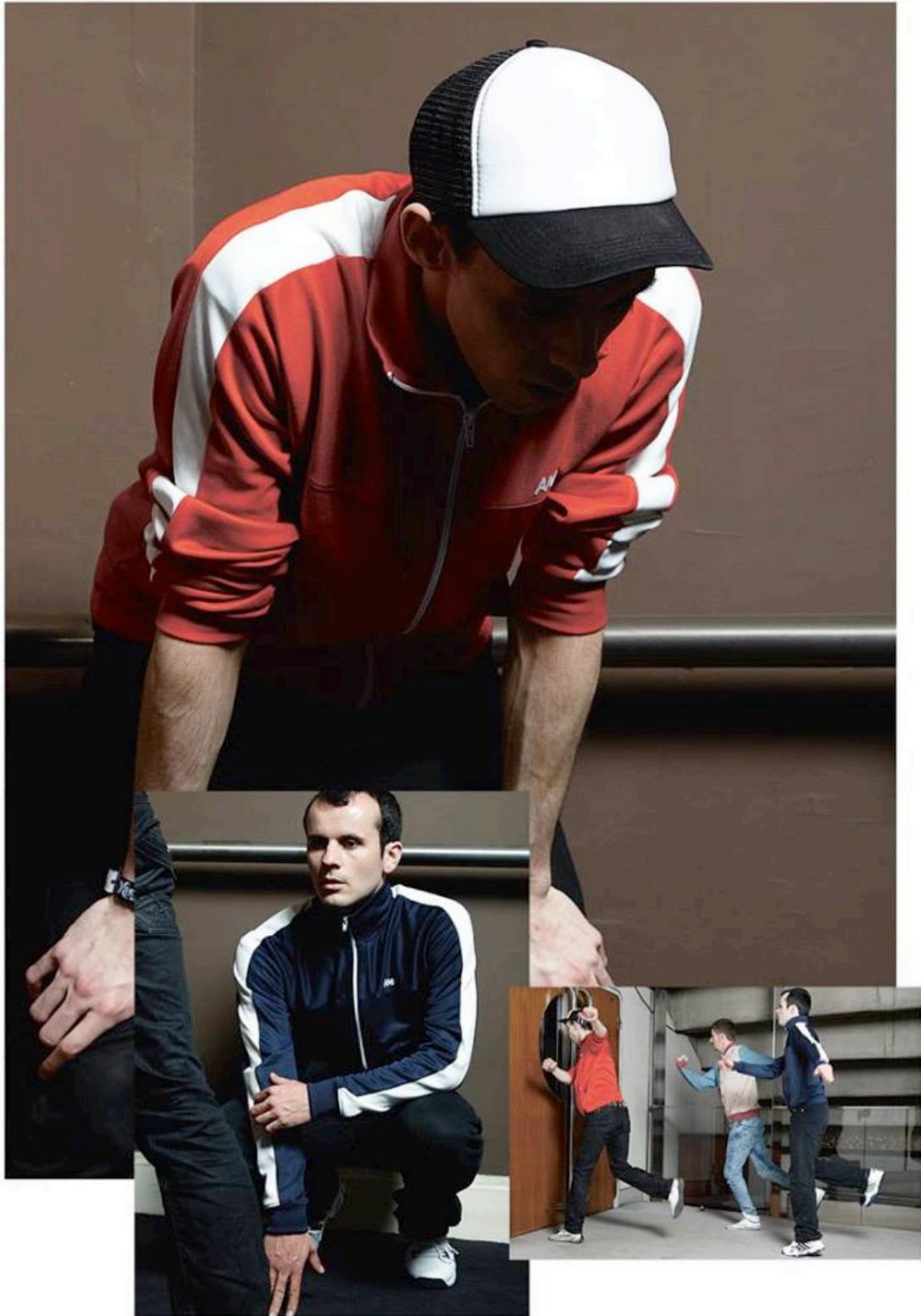
The jumpers, unlike the gabbers, meet mainly outside designed buildings. They practice at home by looking at tutorials and exchange essentially through YouTube, with videos and comments. This habit, that can be described as 'domestic', is a new take on the social connections witnessed so far in most subcultures. *"Nobody asks about the influence of social media on the rise of popular dances, when it actually changes a lot of things, especially in terms of transmission" - explains LA(HORDE) - with JumpStyle, dancers first meet online, then build a community before all coming together in real life to practice together within leagues or battles. This meeting allows them to strengthen the community*

or to discuss the technique. JumpStyle is an extremely intense dance in terms of heart rate. If you're not in the right shape, you can't keep up. We have noticed that in the Gabber parties, DJs would drop the beat then suddenly cut the bass so that the tension within the music slows down. Otherwise, you never stop dancing. But your body needs to chill". According to Edx "you need a lot of training and it requires a lot of energy. That's why a JumpStyle solo goes on for 20 to 45 seconds. When the solo is over you can feel physically exhausted or feel you've surpassed yourself".

With 'Avant les gens mouraient', (LA)HORDE captures a subculture and gets professional, albeit uninitiated dancers to work on it. *"In terms of appropriation, we can say we took this style and taught it to them. Except that we did it according to JumpStyle's own transmission habits, which is with YouTube tutorials, online, without demonstrating it ourselves in front of them. We were all beginners in a way, as we*

have also had to build from something that was beyond us. We didn't actually do JumpStyle, but rather built around it".

As they returned to France, the team was invited to demonstrate on the site of the International Design Biennale in Saint-Etienne. *"We went on intensive scouting and found a whole community of jumpers in the area. We then invited a few to collaborate with us".* This is when we started the shooting for *Novaciéries*, a film mixing cinematographic visuals, directed by a cinema crew, content of the *in situ* performances and videos selected from the archives of the jumpers themselves - all of which were edited to "Hardcore to the Bone", a hardcore music hymn carried out by the lyrical singer Eve Coquar. The costumes, designed by Lily Sato, standardized the bodies of the dancers whose faces were covered with washed-out balaclavas. *"(LA)HORDE often captures reality to create a fiction, starting with existing elements, making them their own and adding their*



Zippered jackets Ami.



Top: zipped jackets Ami.
Bottom: Jacket Pigalle Paris.

Les costumes, dessinés par Lily Sato, uniformisent les silhouettes des danseurs dont les visages sont couverts par des cagoules délavées. (LA)HORDE s'empare souvent du réel pour créer des fictions, "partir d'éléments existants, et y ajouter notre subjectivité. [...] Avec le Jumpstyle, nous ne pratiquons pas d'appropriation culturelle dans le sens de ready-made. Nous avons un rapport très hétéroarchique dans notre façon de travailler avec les jumpers qui sont d'une certaine manière des amateurs dans le sens d'autodidactes : ce qui signifie aussi simplement que la danse n'est pas leur métier, qu'ils ont un emploi à côté. On a pu constater que les amateurs allaient facilement dans l'extrême. Une partie du travail consiste donc à rétablir une neutralité pour que chacun puisse ensuite trouver une direction juste. Aussi, on essaye de leur faire faire ce qu'il y a de plus juste par rapport à ce qu'ils proposent. Nous admettons avoir du mal avec la lecture classique de l'interprète qui est une sorte d'homme machine à tout faire, qui répondrait à toutes tes

envies et fantasme de metteur en scène ou chorégraphe et qui peut exécuter tout ce que toi tu aurais envie de mettre dans son corps." Le collectif, ne serait-ce que par le choix du nom, se définirait alors intrinsèquement comme un rassemblement de personnes, un groupe mouvant aux dimensions variables, basé sur une forme d'auctorialité (ou *autorship*) cumulative.

ToPa, jumper impliqué en tant que danseur amateur dans les projets de (LA)HORDE, tente de définir le rôle du collectif dans le JumpStyle. "Je dirais que (LA)HORDE fait partie de la communauté "inactive" du JumpStyle. Ils sont d'une certaine manière des analystes du mouvement. Lorsque nous travaillons avec eux, nous sommes les danseurs et eux les chorégraphes/auteurs. Mais ils coconstruisent avec chacun de nous en fonction de nos capacités et de nos connaissances, c'est vraiment plaisant. [...] Mon style évolue comme eux le souhaitent pour créer l'esthétique particulière qu'ils recherchent. On sent qu'en terme d'endurance et d'amplitude on avance

énormément, surtout moi qui n'avais pas forcément l'habitude de lever mes jambes autant que certains danseurs de JumpStyle. – Au début on s'est senti dénaturés ! – poursuit MrCovin, jumper collaborant également régulièrement avec (LA)HORDE. – Danser sans musique, avec des cagoules sur la tête, des vestes qu'on ne met qu'en festival ou en soirée... Ça nous a chamboulé. On nous a fait répéter les pas de base, ponctués de brefs solos, pendant huit minutes, ce qui a demandé un gros entraînement. On a développé une meilleure écoute du fait d'entendre juste le son des pieds taper sur le sol. J'ai toujours eu un style agressif et rapide car j'avais besoin de déverser un afflux trop grand de ressentiment, suite à des événements de mon enfance. La colère, la tension, l'anxiété, tout ça se re-modélise en frisson, en mouvement. En dansant seul, on ressent un certain bien-être, un calme au milieu de la tempête si je puis dire. C'est un moment à nous où l'on danse souvent pour un public fantôme."

signature on it [...] With JumpStyle, it's not about cultural appropriation, as in taking something ready-made. We chose to cooperate within an heterarchy with the jumpers who are amateurs as in self-taught: meaning that dancing is not their profession, they have another job. We noticed that the amateurs easily ventured into the extreme. A part of the job consists of levelling everybody off on a neutral ground so that everyone could find the right direction. That way, we try to make them do what's right with what they put forward. We admit that we have a hard time with the classical notion of the performer being a kind of multi-task robot man, answering all your whims and fantasies as a director or choreographer, and that can perform everything that you would like him to put in his body". The crew, firstly through it's name, would be inherently defined as a group of people, a dynamic group with flexible lines, based on additive authorship.

ToPa, amateur jumper who as part of the (LA) HORDE projects, tries to define the role of the team within JumpStyle: "I would say that (LA) HORDE belongs to the "inactive" part of the JumpStyle community. In a way, they are analysing the movement. When we work with them, we are the dancers and they are the choreographers/authors. But they build this all hand in hand with everyone of us, depending on our abilities and knowledge, it's really enjoyable. [...] My style evolves as they want it to, in order to create the particular aesthetic they are looking for. We feel that we are making great progress when it comes to stamina and breadth, especially me, since I wasn't really used to lifting my legs up as much as other JumpStyle dancers". - "At first it felt a little unnatural!" - adds MrCovin, a jumper who also collaborated regularly with (LA)HORDE. - "Dancing without music, with balaclavas on our heads, and jackets we would only put on to go to a festival or a party...It rattled us. We practiced the basic steps, interrupted with a few short solos,

for eight minutes, which required a lot of training. We enhanced our listening ability by listening only to the feet hitting the ground. I always had an aggressive and fast style because I needed to offload excessive frustration that boiled up inside of me from events during my childhood. By dancing alone, you feel this well-being, a place of quiet inside the storm so to say. It's a moment that belongs to us, when you dance in front of a ghost crowd".

The jumpers also talk a lot about the relation to appearances and the importance of their footage in their passion, YouTube being the main tool. "I personally keep all the footage from my dance sessions, good or bad, for old times sake, to show to the people around me in the future, when I won't be able to perform anymore" [...]

"The set up has changed too: we worry much more about the lighting and the shadows of people around the camera. Now we try to work

Les Jumpers parlent également beaucoup de leur rapport à l'image et de l'importance de la vidéo dans leur passion dont l'outil principal reste Youtube. *"Personnellement, je garde toutes mes sessions de danses vidéos, bonnes ou mauvaises, pour la postérité, pour les montrer à mes proches dans les années à venir, quand physiquement je ne pourrai plus pratiquer. [...] Le cadre aussi a changé : on fait bien plus attention aux lumières, aux ombres des personnes près de la caméra. Enfin, on essaie maintenant de travailler au maximum la signification des plans plutôt que de tourner des clips lambdas dans nos jardins. Par exemple, on a récemment tourné un clip où l'on voit juste l'ombre d'un jumper danser sur un mur. On a l'impression que ce n'est pas un humain qui danse !"*

(LA)HORDE travaille actuellement à un nouveau spectacle pour le concours *Danse Élargie* qui se tiendra au Théâtre de la Ville de Paris les 18 et 19 juin prochain. Le collectif désire y confronter des danseurs professionnels,

rencontrés lors du spectacle *Avant les gens mouraient* et un groupe de Jumpers, dont Edx, ToPa et MrCovin. *"Dans ce que nous mettons en place, il n'est plus question d'authenticité entre (danseurs) professionnels et (jumpers) amateurs/autodidactes. C'est très clair, les deux approches sont simplement reliées par la même passion et le désir de bouger, d'échanger au travers du corps."*

Il y a aussi tout un rapport au collectif dans cette proposition, qui n'existe qu'à un niveau de compétition dans le Jump, comme l'explique MrCovin. *"En groupe avec (LA)HORDE, il y a une démultiplication de ces sentiments, on sent que la force de nos jambes est décuplée quand on danse à plusieurs : si on fait un pas de base à quatre ou cinq, le sol vibre sous nos pas, on se sent vraiment puissants et une cohésion se construit rapidement. En battle, c'est un peu la même chose, sauf qu'on a la pression de devoir réussir, de réfléchir à des enchaînements clés qui pourront nous faire gagner. La compétition amène le surassement de sol."*

"La première fois que nous avons pensé le collectif – explique (LA)HORDE – c'était à Saint-Etienne lorsqu'on essayait de faire faire aux jumpers une chorégraphie de groupe et qu'on n'y arrivait pas. Il y a quand même cette notion de freestyle. C'est à dire que même s'ils ont des enchaînements, ils ne peuvent pas prévoir tout à fait où ils vont. On a donc été assez surpris la première fois qu'on a essayé de les accorder. Aujourd'hui, après plusieurs exercices on arrive à un certain niveau d'écoute, une certaine conscience du groupe. C'est justement là où se situe notre proposition pour le Théâtre de la Ville. On essaye de repousser les formes, les limites de l'individuel en les tenant par le collectif."

Dix personnes seront présentes en roulement sur le plateau, un relai qui créera une synergie. Après, peut-être qu'ils finiront par dépasser leurs attentes et leurs capacités et par se retrouver tous ensemble sur le plateau."

as best possible on the meaning of the footage rather than shoot token bits in our gardens. For example, we recently shot one where you only see the shadow of a jumper dancing on a wall. It looks like it's not a human dancing!"

(LA)HORDE is currently working on a new show for the *Danse Élargie* competition that will take place at the Théâtre de la Ville de Paris next June. The crew wishes to enrol professional dancers, met during the *Avant les gens mouraient* show, alongside jumpers of which Edx, ToPa, MrCovin. *"We are not asking ourselves what is authentic between professional dancers and amateur/self-taught jumpers with this new performance, as it is very clear that their take on things are connected by the same passion and desire to move, share through the body."*

This performance also says something about the togetherness of the crew, something that is normally only there during Jump competitions, as explains MrCovin. *"Together, within (LA)HORDE, those feelings multiply, you feel the collective strength in your legs when you dance, if four or five of us do a standard step, the ground rumbles, you feel really strong and the unity quickly sets. It's kind of similar during a battle, except that you feel pressure to succeed, to think about key progressions to make us win. Competition makes you thrive"*

"The first time that we thought about the crew - explains (LA)HORDE - it was in Saint-Etienne when we tried to get the jumpers to do a group choreography and it didn't work out. There still is this element of freestyle. Meaning that even if they have progressions, they cannot totally

predict where it's taking them. Therefore, we were quite surprised the first time we tried to synch them together. Today, after practicing several times, we have managed to bring together a group, who is aware and listens to each other. That's what we are trying to do with the performance for the Théâtre de la Ville. We try to push further the shapes and limits of the individual person by bringing in the crew. Twelve people will be following each other during the set, a relay that will create a synergy. Maybe, after that they will end up exceeding their expectations and abilities and be all together on the set."

Arthur



Marine



Jonathan

Edx



Bassardo



ToPa



MrCovin



Special thanks to Le Théâtre de la Ville de Paris.

Bomber Jacket **Kenzo**.

LE JUMPSTYLE, HARDCORE À CORPS

Par Ève Beauvallet
— 14 août 2016 à 17:11

Le jumpstyle, danse de salon (au sens propre) survoltée, prend ses racines en Europe du Nord et s'épanouit sur YouTube. Attention, ne pas pratiquer trop frontalement.



 PARTAGER	 TWEETER
	

Extrait de la vidéo «How-To Tutorial in English (Part 1)» de Patrick Jumpen, fin 2013. Capture Youtube

C'est quoi, le jumpstyle ? Une version mondialisée et bien peignée du «hakken». C'est quoi, le «hakken» ? La danse épileptique liée au «gabber» néerlandais (le nom provient de La Haye dite «Hake», d'où le cri de ralliement «hakkûûûûh»). C'est quoi, le «gabber» ? Une sous-culture née dans les milieux prolétaires de Rotterdam au début des années 90, développée aux sons des mélodies techno hardcore et restée depuis comme le porte-drapeau de la culture white trash d'Europe du Nord. Voilà pour la partie lexicque.

Le jumpstyle se développe au milieu des années 2000, soit en même temps que la tecktonik française dont il serait une sorte de version «bas du corps/beauté des fesses». Plus acrobatique et moins chien fou que son aîné hakken (tempo à 160 dpm pour l'un contre 220 pour l'autre), le jumpstyle reprend un certain nombre de ses gestes mais se concentre sur des combinaisons savantes de bonds. Une façon pittoresque de conjurer l'ennui pluvieux et taciturne des zones péri-urbaines dans lesquelles les jumpers grandissent souvent.

Le jumpstyle se développe au milieu des années 2000, soit en même temps que la tecktonik française dont il serait une sorte de version «bas du corps/beauté des fesses». Plus acrobatique et moins chien fou que son aîné hakken (tempo à 160 dpm pour l'un contre 220 pour l'autre), le jumpstyle reprend un certain nombre de ses gestes mais se concentre sur des combinaisons savantes de bonds. Une façon pittoresque de conjurer l'ennui pluvieux et taciturne des zones péri-urbaines dans lesquelles les jumpers grandissent souvent.

En France, les communautés se concentrent par exemple autour de Lille ou en région Rhône-Alpes et comptent dans leurs rangs des ados de 11 à 21 ans (pour des raisons d'ordre cardiovasculaire principalement, la moyenne d'âge est très basse). Surtout, les jumpers sont en quelque sorte les Norman et Cyprien du hardstyle. En effet, le «jump» a ceci de particulier qu'il est une danse 2.0 pratiquée par des *digital natives*. Soit une danse dite «*post-Internet en ceci qu'elle s'est essentiellement développée, transmise et médiatisée sur les réseaux sociaux, surtout YouTube, et moins en club*», explique Jonathan Debrouwer du collectif La Horde, à l'origine des premières chorégraphies sur scène incluant des jumpers du monde entier. En cela, cette pratique freestyle communautaire a tout d'une danse domestique, «de salon» au sens littéral du terme : on se filme chez soi entre le canapé et l'évier, on poste sur Internet, on échange, et seulement après, on se rencontre IRL («dans la vraie vie») pour pratiquer dans des battles, des ligues ou des meetings mondiaux. Car loin d'être resté cantonné à ses frontières nord-européennes originelles (Pays-Bas, Belgique, Danemark), le jumpstyle se pratique aujourd'hui de Chicago à la Nouvelle-Zélande, comptant dans sa médiathèque pléthore de vidéos YouTube à quelque 5,6 millions de vues.

Tuto

Ne faites pas l'enfant, tout débutant en jumpstyle passe lui aussi par une étape gênante qui l'apparentera à un être perturbé cherchant à retirer son slip sans les mains. Mais tout s'éclairera une fois que vous maîtriserez la figure de base - tissée de petits pas sautés à chaque kick de la musique. Respectez impérativement la durée des «phases» qui vont de 25 à 45 secondes - à moins que vous ne cherchiez absolument à vous flinguer une artère coronaire.

Icônes

Patrick Jumpen qui, loin d'être un acteur de film porno (son patronyme prête à confusion) est un danseur et producteur de musique jumpstyle, connu pour avoir popularisé le mouvement en postant une vidéo de plus

de 1 million de vues où il dansait dans un commissariat. Mais son autorité fait désormais polémique.

Look

A côté de la culture gabber, qui a clairement influencé la mode (survêts Australian, brassières de sport, rasage du front, Nike Air Max), les danseurs de jumpstyle semblent des êtres stylistiquement désengagés. Toutefois, ils cultivent un certain goût pour le «back to basics», voire le normcore (jean brut, sweat noir).

A faire

Peut aussi s'utiliser comme outil d'extermination des masses adipeuses situées sur les parties supérieures des cuisses.

A fuir

Le pratiquer dans un appartement avec du parquet n'est pas très «fête des voisins». Assimiler trop frontalement le jumpstyle et le gabber peut vous attirer des ennuis. D'une part, parce que le gabber est fortement associé aux drogues, alors que les jumpers ne passent pas forcément leurs soirées à se stimuler le cortex frontal au détergent ménager ou à l'ecstasy. Mais surtout parce que le gabber a eu la bonne idée de partager avec l'esthétique néonazie un certain nombre d'attributs (marques tendancieuses comme Lonsdale et Fred Perry, bombers, crânes rasés, drapeau hollandais interprété comme un signe de ralliement à l'extrême droite) et de couvrir en son sein une minorité d'adeptes de l'épuration ethnique ou du hooliganisme musclé. Une image pas franchement kikoulol dont se passeraient bien aujourd'hui les plus bisounours des danseurs de jump ou de hakken.

Évitez aussi de parler du jump comme d'une danse de Ch'tis, comme l'a fait M6. C'est faux, et ça les fait bondir (pouet).

Merci au collectif La Horde (2^e prix du concours Danse élargie au Théâtre de la Ville). Des workshops ouverts à tous se tiendront les 24 et 25 septembre au Centre national de la danse, à Pantin (93).

Mardi : **L'electro dance** ◀

Ève Beauvallet

L'ADN

LES SÉQUENCES DE L'INNOVATION

(L A)

H O R D E

BAL POP

Ils sont jeunes, ils sont brillants, et ils importent l'énergie de la rue — façon « jumpstyle » — sur les scènes de la danse contemporaine. Présentation du collectif de chorégraphes (LA) HORDE.

Ils ont 26 et 31 ans, sont issus de la danse et des Arts-Déco, se sont rencontrés il y a cinq ans, et ont décidé de créer leur collectif de danse et d'arts vivants : (LA) HORDE. Marine Bruti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel en signent les créations, bien décidés à donner un élan pop à la discipline. Le collectif évoque une rencontre évidente et en perpétuelle construction. Ils n'aiment pas la facilité, et ont mis leurs égo de côté choisissant, comme ils le revendiquent, une organisation « hétéroarchique » : « Les travaux n'appartiennent à aucun de nous trois, mais aux trois. Ils sont (LA) HORDE ! », explique le collectif. Très vite, ils ont voulu mettre en lumière la danse différemment, ajouter à leurs créations diversité, mixité et modernité. Ainsi, pour *Voilà Island*, ce sont des seniors amateurs qui étaient sur scène, pour *Mummers*, les 18/75 ans, amateurs encore, ont été castés. « Dans nos créations, nous parlons toujours du réel pour créer de la fiction, nous sommes très imagés dans nos spectacles. »

Pour eux, tout s'est enchaîné idéalement. Dans leur spectacle intitulé *Avant les gens mourraient*, le trio s'était inspiré d'un mouvement de danse né et pratiqué sur Internet : le *jumpstyle*. Il met en scène des danseurs,

professionnels cette fois, exécutant cette discipline. Suivie une demande de Benjamin Loyauté, curateur de l'édition 2015 de la Biennale internationale de design de Saint-Étienne, pour lequel (LA) HORDE a signé le film *Novacriés*. « Nous voulions explorer cette notion de dépassement et de second souffle, nous voulions filmer la danse autrement. Il y a une grande ouverture sur la danse, une présence dans la publicité, mais cela reste un peu caricatural, spectaculaire. Dans ce film, on a décidé de faire réaliser une performance à des autodidactes, leur apprendre à canaliser leur énergie et à tenir le plus longtemps possible. » C'est suite à *Novacriés*, que le collectif fut remarqué par l'agence Aimko, qui les engagea pour le lancement de A.Z. Ainsi, en mai dernier, (LA) HORDE a conçu la chorégraphie d'ouverture du lancement mondial de la marque de sportswear de Zlatan Ibrahimovic et de Peter Varner.

Avec *To da Bone*, joué fin juin au Théâtre de la Ville, le trio poursuit son travail sur cette démonstration de *jumpstyle* dans la vie réelle. Il met de nouveau en lumière cette communauté de danseurs autodidactes, passionnés, initiés et spécialistes. « Il y a dans le *jumpstyle* une notion de décroissance et de danse populaire à l'heure du digital. Nous voulions modifier les codes du *jumpstyle* en passant d'une proposition de vingt-cinq secondes à une variation de huit minutes », conclut (LA) HORDE.

A CONSULTER

♦ collectiflahorde.com

CONTACTS

Collectif (LA)HORDE

Marine Brutti, Jonathan Debrouwer, Arthur Harel

Tel: +33 7 81 24 04 18 / lahorde.collectif@gmail.com

Production & chargé de diffusion / Clémence Sormani

Tel : +33 7 81 24 04 18 / prod.lahorde@gmail.com

Administration / Isabelle Chesneau

Tel : +33 6 62 58 60 17 / lahorde.collectif@gmail.com

Association (LA) HORDE

61 rue de Lyon, 75012 Paris / Tel. 07 81 24 04 18/ lahorde.collectif@gmail.com

N°SIRET 795 116 151 00015 / Code APE 9001Z / Licence 2-1081081/ 3-1081082

(LA)HORDE
BRUTTI / DEBROUWER / HAREL

collectiflahorde.com